ANDRE CAROFF

Mme ATOMOS PROLONGE LA VIE

ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRE CAROFF

Mme ATOMOS PROLONGE LA VIE

ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

M^me ATOMOS PROLONGE LA VIE

COLLECTION ANGOISSE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, bd Saint-Marcel-PARIS-XIII^e

© 1967 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

CHAPITRE PREMIER

Cela commença très simplement dans une ferme située non loin de Coventry. Cette petite ville fait partie de l'État de Rhode Island, au nord-est des États-Unis, et il est intéressant de noter que le Rhode Island est le plus petit des États de l'Union (66 km sur 77).

On était au mois de juillet. Le temps était beau et, si l'on se fiait aux prévisions météorologiques, les jours à venir risquaient d'être positivement caniculaires.

Donc, la ferme en question occupait le flanc d'un coteau entouré de douces collines d'aspect agréable. Pour l'heure, c'était d'ailleurs tout ce qui était agréable chez les Smith. Malgré la température clémente, l'abondance des récoltes, la bonne santé surprenante des membres de la famille. Bob Smith et sa femme Jeanne gardaient un front soucieux en suivant les gestes du docteur Humphrey.

Ce dernier était pédiatre, examinait depuis déjà plus de vingt minutes le petit John qui venait d'atteindre son troisième mois d'existence. Il le saisit délicatement, le posa sur la balance, eut aussitôt un geste d'impuissance.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il entre ses dents, il est en parfaite santé, mais il n'a pas pris un gramme ni un centimètre depuis deux semaines…

Il essuya les verres de ses lunettes, observa Bob et Jeanne Smith avec incompréhension.

— Il mange bien, n'est-ce pas ?

— Très bien, docteur.

— Ses nuits sont calmes ?

— Il ne nous a jamais réveillés…

Le docteur Humphrey soupira, s'assit.

— C'est grave, docteur ? demanda Bob Smith.

— Mais non ! Assura nerveusement Humphrey, votre fils est en très bonne santé, je vous le garantis ! Je peux même vous dire que j'ai rarement vu un bébé aussi fort !

— Il est tout petit !

— Quand je dis fort, précisa Humphrey, cela signifie que son état physique est remarquablement équilibré. Son cœur, son estomac, ses intestins et tous ses organes fonctionnent d'une manière impeccable. Il a bon appétit, bon sommeil, et fait régulièrement ses besoins… En fait, monsieur Smith, cet enfant n'a absolument pas besoin de moi, ni de médicaments, ni de vitamines d'aucune sorte. Il faut laisser agir la nature, voilà tout !

Humphrey se leva, referma sa trousse, boutonna son veston.

— Je reviendrai dans huit jours. D'ici là, je suis persuadé que ce garçon ira toujours aussi bien et qu'il aura grandi et grossi. Ne vous inquiétez pas, c'est une belle mécanique.

Il prit le bras de Jeanne Smith et demanda :

— Et vous ?

Sa question était amicale, sans plus. La jeune femme était cardiaque et son accouchement avait posé quelques problèmes. Jeanne haussa les épaules.

— Je vais bien, docteur.

Sa réponse était chargée d'indifférence et cela prouvait qu'elle allait vraiment bien. Un malade qui ne parle plus de ses maux peut être considéré comme définitivement guéri, et le docteur Humphrey ne s'y trompa pas. Il n'interrogea donc pas Jeanne Smith plus avant, remonta dans sa voiture et fonça vers le lieu de son prochain rendez-vous.

C'était dommage, ce manque de curiosité du docteur Humphrey, mais probablement dans l'ordre des choses…

---oOo---

Le lendemain, à quelques miles de la ferme des Smith, une pharmacienne fit une piqûre de gammaglobuline anticoquelucheuse au jeune Mason. Elle répondait ainsi à une demande du médecin traitant de l'enfant qui, appelé d'urgence auprès d'un moribond, était dans l'impossibilité d'effectuer lui-même cette opération on ne peut plus simple.

Le soir même, le jeune Mason était frappé de paralysie partielle. Le nerf sciatique bloqué, il ne pouvait plus remuer la jambe. Ce n'était pas grave. Un autre médecin le confirma aux parents affolés. La paralysie serait de courte durée et sans aucune conséquence, ne dépasserait probablement pas la semaine.

Chez l'enfant, on le sait aujourd'hui, une banale injection intramusculaire dans la fesse n'est ni très facile ni dépourvue de risques. Le bébé est souvent inquiet, agité et il suffit qu'il se contracte pour que la piqûre provoque une paralysie du sciatique.

Le médecin retourna à ses occupations, mais, et c'est là que la chose devint surprenante, le petit Mason recouvra l'usage complet de sa jambe moins d'une heure après son départ.

---oOo---

Le médecin qui s'occupa du jeune Mason ignora totalement la guérison éclair de son petit patient, fila au plus vite à l'autre bout du pays où expirait le vieux Douglas. L'homme avait près de quatre-vingts ans, venait de subir l'attaque brutale et pratiquement sans merci d'une hémorragie cérébrale. Le médecin, qui se nommait Wallace, ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur ses chances de survie. Douglas était déjà usé par la vieillesse et n'offrirait pas une grosse résistance lorsque la mort viendrait le prendre.

Il arriva chez Douglas alors que la nuit tombait, se rendit immédiatement au chevet de son client. Le vieillard avait le teint curieusement sain, plus rose qu'il ne l'avait eu au cours des semaines écoulées. En outre, son regard était extraordinairement lucide et, chose stupéfiante, l'hémorragie cérébrale qui entraîne ordinairement une paralysie partielle ou totale du corps ne semblait pas avoir d'effet sur lui.

Wallace se pencha, l'examina sommairement, se redressa en marquant une nette surprise.

— Mais, chuchota-t-il à l'intention de M^me^ Douglas qui se tenait un peu en retrait, j'ai l'impression qu'il va mieux !

La vieille essuya une larme, trouva la force de sourire et murmura :

— Le Ciel soit loué, docteur ! Je le croyais mourant et, tout à l'heure, il m'a parlé…

C'était une ancienne infirmière. Elle soignait son époux depuis longtemps, avait instantanément décelé le mal qui venait de le frapper.

Naturellement, Wallace pensa qu'elle s'était trompée, affolée, et qu'elle lui avait téléphoné pour ce qui n'était, en fin de compte, qu'un simple malaise.

Il se retira après avoir signé une ordonnance qui, dans son esprit, serait de peu d'utilité, et rentra chez lui.

Le lendemain matin, le vieux Douglas était sur pied, frais comme l'œil et pétant de santé, mais sa femme n'estima pas nécessaire d'annoncer la nouvelle à Wallace.

---oOo---

C'est bizarre, mais il est prouvé depuis des siècles que les bonnes nouvelles sont rarement communiquées au grand public par la presse et les autres organes d'information. Effectivement, personne ne s'intéresserait spécialement à des gens en bonne santé, gais comme des pinsons et menant une vie sans histoire.

Pourtant, c'était exactement ce qui se produisait dans le petit État de Rhode Island. Plus personne ne mourait, ne tombait malade, n'était plus enrhumé ni ne souffrait de rhumatismes.

Par contre, les enfants ne grandissaient pas, ne grossissaient plus, restaient en bref tels qu'ils étaient quelques semaines auparavant.

Pour les adultes, il en allait d'ailleurs de même, mais nul ne l'avait encore remarqué pour la bonne raison que cela se voyait moins.

Ainsi, six mois s'écoulèrent avant qu'une vague rumeur ne parvienne aux oreilles de Smith Beffort. On était en janvier, et une épaisse couche de neige recouvrait New York. Beffort lisait le Herald Tribune tandis que Mie Azusa-Beffort jouait avec son fils dans la pièce voisine.

Depuis un an, M^{me} Atomos ne s'était pas manifestée, et certains croyaient dur comme fer qu'elle n'avait pas survécu à la destruction de la Cité Atomos, ni à la mort de la totalité de ses serviteurs. Certes, la terrible femme avait réussi à s'enfuir à bord d'une fusée supersonique, mais les observateurs qui avaient eu le privilège d'assister à cette remarquable démonstration étaient quasiment certains que l'engin s'était abattu dans le Pacifique(1).

Beffort, lui, attendait.

Par le passé, il se souvenait avoir cru à la mort de M^{me} Atomos alors que les événements pouvaient plus aisément faire admettre cette thèse. Maintenant, il était extrêmement méfiant, refusait de donner son opinion,

surveillait scrupuleusement les nouvelles sortant de l'ordinaire que la presse ne passait trop souvent qu'en entrefilet.

Ce soir-là, quelques lignes attirèrent donc son attention. Elles relataient brièvement une crise peu banale qui sévissait depuis six mois parmi les médecins et tout le corps médical de Rhode Island. Hôpitaux vides, pharmacies et laboratoires réduits au chômage, etc.

Mais ce n'était qu'un entrefilet, et Beffort se contenta de le découper et de le coller dans le dossier « Atomos » qu'il tenait rigoureusement à jour. Ce dossier contenait toutes les nouvelles étranges, tous les faits bizarres qui s'étaient produits aux U.S.A. depuis la disparition de M^me^ Atomos. Par expérience, Beffort savait comment agissait la sinistre femme lorsqu'elle préparait une nouvelle action contre les Américains.

Et cela démarrait toujours par un incident anodin et très peu susceptible d'alerter l'opinion. Quand l'alarme était donnée, il était généralement trop tard pour stopper l'agression et il fallait lutter dans un sens défensif, en espérant limiter les dégâts.

Beffort replia le journal, allongea les jambes et alluma une cigarette. À cet instant, la sonnerie de la porte vibra. Mie alla ouvrir, poussa un petit cri de joyeuse surprise et fit entrer le docteur Alan Soblen dans le living où Beffort se reposait.

— Hello ! fit le savant, qui semblait en pleine forme. Comment allez-vous, Smith ?

Beffort sourit, se leva, tendit la main.

— Bon sang ! Je vous croyais en mission quelque part en Europe, doc ? Asseyez-vous, nous allons boire un pot pour fêter votre retour !

Soblen agita la main.

— Boire un pot, d'accord, mais pas pour fêter mon retour, car je n'ai pas quitté le pays. En vérité, j'assistais à un congrès à Providence…

— Dans le Rhode Island ?

— Exact, Smith. Nous y sommes restés un mois et avons travaillé comme des brutes.

— Cela semble vous avoir réussi ! Je ne vous ai jamais vu aussi bien portant. Le travail, c'est la santé, hé ?

Soblen opina, sourit, mais une ombre passa dans son regard.

— Je suis arrivé il y a moins d'une heure, dit-il, et ma première visite est pour vous.

— C'est gentil, commenta Mie qui revenait avec une bouteille et des verres. Je suppose que vous aviez hâte de voir votre filleul ?

— C'est vrai, confirma Soblen, mais ce n'est pas l'unique raison de ma visite. Smith, il faut que vous sachiez qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en Rhode Island.

Beffort haussa un sourcil.

— Si vous faites allusion à cette crise qui sévit actuellement sur le corps médical, prévint-il, je suis au courant.

Soblen retira ses lunettes, les rangea dans sa poche, déplia le journal qui traînait sur la table et dit, en observant ses amis :

— Vous savez que je suis très myope, n'est-ce pas ?

— Beaucoup de gens le sont, fit poliment Beffort.

— Oui, mais un myope reste myope et, avec l'âge, sa myopie ne peut que s'accentuer. Or, et je suis sûr que cela va vous étonner, ma vision s'est considérablement améliorée depuis un mois. Tenez, je vais vous lire quelques lignes de ce journal.

Il le fit sans effort, et Beffort applaudit.

— Bravo ! Doc, bravo ! Vous rajeunissez !

Soblen n'eut pas l'ombre d'un sourire.

— Vous ne croyez pas si bien dire. Smith, fit-il mornement. Je rajeunis !

— Il n'y a pas de quoi être triste, plaisanta Mie.

Soblen avala son verre d'un trait, sauta par-dessus le divan et se livra ensuite à une surprenante gymnastique sous les yeux effarés des Beffort. Cela fait, il revint s'asseoir et dit :

— Plus aucune douleur, ma souplesse d'adolescent, des réflexes précis, et veuillez noter que je ne suis même pas essoufflé après cette débauche de mouvements ! Il y a de cela près d'un mois, j'avais énormément de mal à nouer mes lacets de chaussures. Qu'en dites-vous ?

Smith et sa femme demeurèrent muets. La démonstration du docteur Soblen les laissait pantois. Soblen secoua l'index.

— Le plus curieux, martela-t-il, c'est que tous les membres du congrès sont comme moi ! Notre doyen, un noble vieillard de quatre-vingt-trois ans, est arrivé à Providence en se traînant comme un escargot. Il s'appuyait sur deux cannes, geignait à chaque pas, s'endormait régulièrement pendant les conférences. Beaucoup d'entre nous pensaient qu'il rentrerait chez lui dans un cercueil plombé, tellement il paraissait à bout de force. Or, quatre jours

plus tard, il venait à pied aux réunions et terminait ses soirées dans les cabarets de la ville !

Beffort était hilare.

— Tout cela est merveilleux, dit-il avec entrain, et je ne vois pas ce qui vous chagrine.

Soblen était de plus en plus sombre.

— C'est peut-être merveilleux, Smith, mais avouez que ce n'est pas normal…

Beffort siffla entre ses dents.

— Oh ! Je vois, doc ! Vous croyez que M^me^ Atomos est pour quelque chose dans cette histoire ! Au lieu de tuer les Américains, elle les chouchouterait comme des nourrissons, sans doute pour se faire pardonner ses crimes ? Très drôle, doc !

Il saisit le dossier « Atomos », le tendit à Soblen et dit, d'un ton beaucoup plus froid :

— Tout ce qui est étrange est consigné dans ce dossier depuis un an. Veuillez le compulser et vous verrez que rien ne peut laisser supposer que M^me^ Atomos s'apprête à lancer contre nous une nouvelle attaque ! D'autre part, je vous rappelle que notre ennemie n'a plus les moyens d'agir…

— Pas de votre avis ! Coupa Soblen. En un an, et compte tenu de sa remarquable technique, M^me^ Atomos a pu reconstituer les éléments d'une nouvelle organisation de destruction.

— Impossible !

— Erreur ! Rappelez-vous sa base secrète du Pacifique…

— Un canular ! Cette base était la Cité Atomos que nous avons littéralement désintégrée !

— Je n'en crois rien !

Mie écarta les mains.

— Doucement, je vous en prie ! Vous allez faire peur à mon fils !

Beffort reprit son calme, désigna le dossier.

— Lisez, doc, nous discuterons ensuite.

Nerveusement, Soblen ouvrit le dossier, fronça les sourcils, se pencha, se pencha, se pencha…

— Fantastique ! murmura-t-il. Je suis redevenu myope.

Beffort se raidit.

— Vous êtes réellement incapable de lire ces titres ?

— Réellement, Smith ! Et mes vieilles douleurs reviennent brusquement !

Mie s’assit avec précaution, comme si un geste trop vif pouvait déclencher une catastrophe, et dit :

— J’ai l’impression que tout recommence, non ?

CHAPITRE II

Le docteur Alan Soblen venait de retrouver ses vieilles douleurs et sa myopie. En un mot, il était redevenu tel qu'il était avant son départ pour le Rhode Island, mais restait à savoir si tous les membres du congrès de Providence étaient dans le même cas.

De chez les Beffort, Soblen donna une série de coups de téléphone et obtint malheureusement un résultat positif : le doyen du congrès, l'homme de quatre-vingt-trois ans qui, à Providence, marchait sans ses cannes et passait ses soirées dans les boîtes de nuit, était décédé en rentrant chez lui. Les autres collègues de Soblen se plaignaient tous de divers maux, mais parlaient avec une belle unanimité d'aller s'installer en Rhode Island.

Soblen raccrocha après sa dernière communication et dit, d'un ton rêveur :

— Je dois avouer que j'irais volontiers finir mes jours également en Rhode Island. C'est tout de même bon de se sentir jeune !

Il fallut cette phrase pour que Smith Beffort comprenne que l'affaire avait été montée par M^me^ Atomos. Bien entendu, il ignorait le résultat final de l'opération, mais subodorait déjà que beaucoup de gens désireraient sous peu s'installer dans cet État où personne n'était plus malade ni ne mourait. Cela était probablement prévu par la sinistre femme. Son but consistait sans doute à réunir le plus de monde possible dans un espace relativement restreint, afin de pouvoir d'un coup les exterminer !

— Je me demande, reprit Soblen, toujours rêveur, si tous les habitants de Rhode Island se portent bien, ou si cet état de choses n'est limité qu'à quelques villes.

— Cette situation est générale, déclara Beffort qui se souvenait à point de l'article du Herald Tribune. Là-bas, les hôpitaux sont vides, les pharmacies aussi, et les médecins sont réduits au chômage. Dites-moi, doc, en admettant que M^me^ Atomos soit responsable de cet état de choses, comme vous dites, avez-vous une idée quant à la manière dont elle s'y prend pour conserver les gens en bonne santé ?

Soblen plissa les lèvres.

— Comment voulez-vous que je puisse seulement l'imaginer, Smith ? M^me^ Atomos est formidablement en avance sur nous dans tous les domaines, et nous n'avons jamais rien pu expliquer. Le rayon désintégrateur existe, mais nous n'en connaissons pas la formule. Les cerveaux-moteurs dont ses serviteurs étaient munis fonctionnaient, mais nous n'avons jamais su comment. Je pense que, dans le cas présent, M^me^ Atomos a découvert le moyen de tuer les microbes, les bactéries, les virus qui sont la source de nos maladies et de rendre l'atmosphère de Rhode Island plus saine qu'elle ne l'est partout ailleurs dans le monde ! Je sais que c'est incroyable, invraisemblable, mais tout ce que M^me^ Atomos a fait jusqu'à présent l'était également ! Pour mémoire, je vous rappelle le cadavre toujours intact du Singe, mort depuis près de deux ans, et qui repose dans un cercueil de verre, à Palm Beach… Je l'ai vu récemment. Il est exactement tel que nous l'avons connu de son vivant.

Il demeura songeur un instant et ajouta :

— En tout cas, M^me^ Atomos ne commet, pour l'heure, aucun acte répréhensible, n'est-ce pas ?

— Juste, approuva Beffort, mais croyez-vous vraiment que cela ne prépare pas autre chose de beaucoup plus grave ? Vous et vos collègues parlez très sérieusement d'aller vous installer en Rhode Island. Qui vous dit que d'autres n'auront pas la même idée ?

— Ce serait bien naturel ! s'exclama Soblen. Tout le monde recherche la santé avant la fortune, et les malades ne demandent qu'à guérir. Un petit séjour là-bas leur ferait le plus grand bien.

Beffort secoua la tête.

— Vous raisonnez comme un enfant, doc, pardonnez-moi de vous le dire ! Si un mourant va en Rhode Island, il sera certainement guéri, mais s'il en sort, il périra infailliblement en retrouvant sa condition première. Donc, il ne s'agit pas d'un petit séjour mais d'une installation définitive pour un temps qui me semble très proche de l'éternité !

— L'éternité ! Vous exagérez !

— Non, c'est vous qui oubliez de réfléchir, rétorqua calmement Beffort. Le Rhode Island est un minuscule territoire où plus personne ne meurt depuis six mois mais où les naissances n'ont pas cessé pour autant, du moins je l'imagine.

Il l'imaginait effectivement en partant de l'article du Herald Tribune et de ce que Soblen venait de lui confier, mais il n'était pas très éloigné de la vérité.

— Jusqu'à présent, continua-t-il, les naissances et décès se contrebalançaient heureusement, mais que se produira-t-il si les vieux ne disparaissent plus ? Le Rhode Island sera surpeuplé, débordera vite sur les États voisins et…

— Allons, allons, coupa Soblen, narquois, cela prendrait des années et M^me^ Atomos sera morte avant que son projet de surpopulation des États-Unis ne soit achevé. Je ne crois pas que la sinistre femme ait la patience d'attendre si longtemps. Il lui faut une vengeance lente mais constante pour satisfaire sa haine des Américains.

— La vengeance est un plat qui se mange froid.

— Froid, mais pas glacé ou surgelé, Smith !

Mie, qui avait jusqu'alors écouté sans se mêler à la conversation, demanda soudain :

— Quand allez-vous déménager, docteur ?

— Déménager ? Oh ! Pour aller en Rhode Island ? Je n'en sais fichtrement rien ! Finalement, c'était une idée en l'air.

— En l'air ?

Beffort dévisagea sa femme.

— Tu as une suggestion à formuler, Mie ?

La jeune femme baissa les yeux, emplit les verres et dit, avec une fausse indifférence :

— J'avais pensé que vous iriez tous deux voir là-bas ce qui se passe. Après tout, c'est encore le meilleur moyen de se rendre compte, non ?

---oOo---

Beffort et Soblen débarquèrent le lendemain à Providence.

Instantanément, ils constatèrent que l'animation qui régnait en ville était inhabituelle. Cela se confirma lorsqu'ils achetèrent un journal local. Sur trois colonnes, on annonçait enfin aux habitants de l'État qu'ils avaient la

chance de vivre dans une région privilégiée où la maladie n'avait plus de prise sur l'être humain. Suivait une liste de noms de miraculés. Là, c'était une jeune fille atteinte de poliomyélite depuis des années et qui avait recouvré la santé trois mois auparavant. Plus loin, on citait le cas du vieux Douglas, celui d'autres personnes qui, normalement, auraient dû, depuis longtemps, se trouver à six pieds sous terre. Bref, le voile se déchirait…

Les enfants ne grandissaient toujours pas, et les adultes restaient semblables à ce qu'ils étaient lorsque cette bénéfique période avait commencé. La date exacte en était d'ailleurs sujette à controverse. Certains affirmaient qu'elle durait depuis au moins un an, d'autres juraient que c'était tout récent, mais nul ne songeait trop à s'étonner de ce cadeau du Ciel.

L'homme reçoit toujours les bienfaits de la nature avec naturel, comme si cela lui était dû, mais hurle comme un possédé dès que lui arrive le moindre pépin. En l'occurrence donc, on se contentait de signaler les cas particulièrement spectaculaires, mais on passait sous silence des petits riens tels que la disparition des rhumes de cerveau, des rages de dents, des lumbagos, etc.

Finalement, l'ambiance qui régnait à Providence était faite de joie, de dynamisme, et cela faisait plaisir à voir.

— Espérons, souhaita Beffort, que ça durera…

— Heu !…

— Nous sommes d'accord, la sinistre mère Atomos nous prépare un coup de derrière les fagots. Habituellement, elle tue. Aujourd'hui, elle prolonge la vie. J'ai l'impression que la facture sera salée !

Ils firent un tour en ville, apprirent en bavardant avec les habitants que tout n'était pas aussi rose qu'il y paraissait. Ainsi, les enfants n'étaient pas les seuls à ne point grandir. Il en allait de même pour les poulets, les veaux, les agneaux et les œufs que les poules couvaient vainement… Déjà, la viande commençait à manquer et il fallait en faire venir des États voisins. Évidemment, si les hôpitaux étaient déserts, les maternités regorgeaient de nourrissons nés au cours des six mois écoulés. Nourrissons ils étaient, nourrissons ils resteraient !

— Tout à l'heure, fit le docteur Soblen, vous avez dit qu'il fallait espérer que cela durerait ! En admettant que cette situation se prolonge, Rhode Island comptera une foule de bébés complètement improductifs dont le nombre ne cessera jamais de croître ! Par contre, les adultes, eux, bien que

ne vieillissant pas physiquement, finiront par arriver en âge à l'heure de la retraite. D'une part, nous aurons donc des nourrissons âgés de vingt ou trente ans mais incapables de travailler, d'autre part des retraités ! Qui nourrira tout ce monde, Smith ?

Beffort eut un petit rire.

— Vous voyez trop loin, doc, reprocha-t-il. Personnellement, j'avoue que seul le moment présent m'intéresse, car le plan prévu par M^me^ Atomos doit logiquement se réaliser rapidement. Si je ne me trompe pas, il me semble que la population de Providence a déjà doublé, non ?

Soblen opina.

— Il y a ici effectivement plus de monde que lorsque j'ai quitté la ville.

— Et seulement vingt-quatre heures ont passé, murmura Beffort. Je me demande combien nous serons à la fin de la semaine !… Pour le moment, les Américains ne savent pas encore que le Rhode Island est devenu un pays de cocagne, mais la nouvelle ne va pas tarder à se répandre à travers les États-Unis. Après quoi on en parlera en Europe, en Asie, en Afrique…

— Et sur la terre entière, intercala Soblen. Je suis votre raisonnement, Smith, mais je ne crois pas à la ruée vers le Rhode Island !

Beffort le dévisagea ironiquement.

— Il y aura fatalement une ruée, doc, prédit-il. Les malades voudront guérir, et les bien-portants viendront ici pour ne pas tomber malades ! C'est humain. Mais le Rhode Island est petit, vraiment très petit.

Le docteur Soblen ôta ses lunettes.

— Ça y est ! Jubila-t-il, je ne suis plus myope ! C'est formidable !

Il redevint brusquement sérieux pour dire :

— Vous avez raison, Smith, tout le monde va vouloir s'établir dans ce pays. Un tout petit État qui va vite déborder… Croyez-vous que M^me^ Atomos l'ait prévu ?

Beffort ne répondit pas. C'était superflu.

Les premiers qui pénétrèrent en Rhode Island furent naturellement les riches de ce monde. Âgés pour la plupart, ils arrivaient avec leurs dollars, leurs douleurs ou leurs incurables maladies, se trouvaient guéris dans un laps de temps très court et décidaient instantanément de s'installer à vie dans la région.

Ils achetèrent des maisons, des fermes, des hôtels, firent monter le prix des habitations à des hauteurs vertigineuses en l'espace de quarante-huit heures. En fin de compte, et en fin de semaine, la population de l'État avait

augmenté d'un million d'âmes. L'ennui, c'est que tous ces gens s'étaient incrustés dans les centres de villégiature tels que Watch Hill, Block Island et Newport. Cette soudaine concentration fit monter les prix, tant il est vrai que partout et toujours joue la loi de l'offre et de la demande. Cela créa un malaise. Le premier d'une série qui devait atteindre des proportions imprévues.

Puis, les moins riches arrivèrent à leur tour. Ils venaient des États voisins, Connecticut et Massachusetts, s'établirent, pour la plupart, en bordure du Rhode Island, mais dans des villes telles que Hope Valley ou Woonsocket, suffisamment industrialisées pour leur offrir un emploi. Enfin, les ouvriers et les employés débarquèrent par trains entiers en Rhode Island et se répartirent au petit bonheur, selon les possibilités d'embauche et de logement.

Maintenant, le Rhode Island abritait six millions d'habitants supplémentaires, tous malades à leur arrivée et tous guéris en moins de vingt heures. C'était encombrant, mais ce n'était pas encore la catastrophe.

Au contraire, le commerce n'avait jamais été aussi florissant dans tous les domaines, et ceux qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez se frottaient les mains.

À Providence, Beffort et Soblen observaient avec inquiétude l'énorme foule qui déferlait dans les rues. Cela ne se produisait pas seulement aux heures de pointe, mais était constant.

— Ils sont tous en bonne santé, fit mélancoliquement Soblen, et ils ont besoin de mouvement. Heu ! Même à New York, je n'ai jamais vu cela !

Les rues étaient bondées de piétons, de voitures, et les embouteillages devenaient de plus en plus fréquents. Mais tout se passait encore dans la bonne humeur générale.

Quarante-huit heures plus tard, une dizaine de millions d'arrivants emplit la coupe à ras bords ! Désormais, le Rhode Island devenait l'État le plus peuplé des États-Unis !

Bien entendu, ni l'emploi ni le logement n'étaient plus assurés, et les terrains de camping se mirent à fleurir autour des villes, des villages, des bourgs, se répandirent dans la campagne, loin des sources de ravitaillement, des voies de communications.

Beffort et Soblen survolèrent le pays à bord d'un hélicoptère du F.B.I., furent stupéfaits de voir à quel point la situation s'était aggravée. Partout, la terre était noire de monde. Un grouillement fantastique d'êtres bien

portants, pleins d'appétit, de force intacte et qui commençaient déjà à manquer du nécessaire.

— Restent encore les montagnes et les prairies, décréta Beffort ; après quoi, doc, nous allons assister à une fantastique tragédie si le gouverneur de l'État ne prend pas des mesures préventives !

— Que voulez-vous qu'il fasse ?

— Il doit, de toute urgence, fermer les frontières du Rhode Island ! Sinon, il ne pourra assurer le ravitaillement de cette gigantesque population. Actuellement, la plupart n'ont pas de travail, pas de toit. Si rien n'est encore dramatique, c'est sans doute parce que tous ces gens vivent de leurs économies. Mais imaginez ce qui va se passer ensuite !…

Soblen était un peu pâle.

— J'ai bien peur, dit-il, qu'il ne soit trop tard pour parler de mesures préventives, Smith ! Le gouverneur est dépassé par les événements. Tout a été trop vite. Bientôt, le Rhode Island va être le théâtre de vols, de pillages et peut-être d'assassinats !

Il se tourna vers Beffort et ajouta :

— À mon avis, vous seul et votre force « Dragon Vert » pouvez éviter une tragédie !

— Comment ?

— En découvrant et en détruisant le moyen qu'utilise M^me^ Atomos pour prolonger la vie des habitants de Rhode Island !

Beffort acquiesça muettement. Il savait depuis le début que lui-même et la force « Dragon Vert » seraient, une fois de plus, au centre de la tourmente.

CHAPITRE III

Beffort effectua un voyage éclair à New York, obtint rapidement un rendez-vous avec son chef J.E.E. (James Edward Evans) et s'écroula dans le fauteuil que ce dernier lui désignait.

— Cigarette, Smith ?

— Merci.

— Vous avez l'air effondré, mon vieux. Ne me dites pas que le climat de Rhode Island ne vous convient pas !

— Justement, il me convient trop bien. C'est New York qui m'étouffe. En me voyant fatigué, moi qui suis bien portant, vous pouvez vous figurer ce que ressentiraient les malades qui vivent actuellement en Rhode Island…

J.E.E. choisit un cigare, le chauffa à l'aide d'une allumette et l'alluma enfin avec satisfaction. Il était très détendu et Beffort comprit que sa déconcentration reflétait fidèlement celle dans laquelle devait baigner le gouvernement. Hors de Rhode Island, on ignorait tout de la situation.

— Comment va Soblen, Smith ?

Beffort maîtrisa son irritation. Après tout, le comportement de J.E.E. était normal, puisqu'il ne savait pas que M^me^ Atomos venait de réapparaître. D'ailleurs, tout le monde continuait de croire que l'État de Rhode Island était l'objet d'un phénomène naturel.

Beffort réalisa tout à coup qu'il aurait le plus grand mal à convaincre J.E.E. que M^me^ Atomos était derrière tout cela. Il ne disposait d'aucune preuve.

— Soblen va bien, répondit-il. Puis il demanda :

— Que pensez-vous des événements de Rhode Island ?

J.E.E. lâcha une bouffée de fumée vers le plafond.

— Que voulez-vous que j'en pense ? Il se passe là-bas des choses extraordinaires, mais bénéfiques. Alors, pourquoi se mettre martel en tête ?

Son raisonnement était sain. Chef du F.B.I., Evans n'avait à s'inquiéter que des criminels, des faussaires, des trafiquants de drogue… et de M^me^ Atomos, si elle se manifestait de manière concrète. Ce qui n'était pas le cas.

Beffort décida de ne point mâcher ses mots.

— M^me^ Atomos est de retour, dit-il.

J.E.E. sursauta, posa son cigare, se pencha vers Beffort.

— Comment en êtes-vous si sûr ?

Beffort écarta les mains.

— Si je vous disais que l'État de Rhode Island vient d'être complètement rasé, vous croiriez sans effort que M^me^ Atomos en est responsable, même si aucune preuve de son intervention n'existait. Aujourd'hui, le Rhode Island nage dans la santé. Je viens vous dire que c'est grâce à M^me^ Atomos. Me croyez-vous ?

— Certes non ! explosa J.E.E.

Beffort rafla son feutre, se leva.

— Dans ce cas, au revoir, Evans…

— Eh ! Un instant, voulez-vous ? Vous levez un lièvre et vous me laissez en plan sans plus d'explications ! Est-ce pour cela que vous et Soblen résidez à Providence en ce moment ? Beffort acquiesça.

— Chaque fois qu'un fait extravagant s'est produit aux U.S.A., il était le prélude à une action destructrice de M^me^ Atomos. Les morts en marche à New York, un champignon géant à Dallas, des robots humains à San Francisco, des ivrognes et des serpents en Floride, des soucoupes volantes contre le K.K.K…

— Je vous fais grâce de la suite, coupa J.E.E. qui en oubliait son cigare. Vous parlez de M^me^ Atomos. Soit. Je vous rappelle que la fusée dans laquelle elle s'échappa fut suivie par nos radars jusqu'aux îles Hawaï au large desquelles elle parut se désintégrer. Les recherches qui suivirent ne donnèrent rien et…

— Je sais, Evans, coupa à son tour Beffort, je sais. Vous croyez que M^me^ Atomos et sa fusée se sont englouties dans les flots du Pacifique, et le fait que vous n'ayez pas retrouvé de débris semble accréditer cette thèse. Mais je vous ai toujours dit que j'étais contre. M^me^ Atomos a disparu plusieurs fois sans laisser de traces. À chaque disparition, l'on croyait à sa

mort sans retenue, tellement on la souhaitait, puis, au bout d'un laps de temps plus ou moins long, notre ennemie revenait. Il en va de même cette fois-ci, croyez-moi !

— Non ! jeta farouchement J.E.E., c'est matériellement impossible ! En une année, M^me^ Atomos n'a pu reconstituer une Cité semblable à celle que nous avons coulée dans le banc de Libegh !

— Qui vous dit qu'elle a construit une nouvelle Cité ?

— Okay ! Prouvez qu'elle est responsable de ce qui se passe en ce moment en Rhode Island, et il me sera facile de convaincre le président Johnson que la combattre est aussi important qu'une guerre mondiale !

Beffort retourna vers la porte.

— En venant ici, j'étais certain que ma démarche ne serait qu'un coup d'épée dans l'eau ! Je vais donc agir seul.

Le front de J.E.E. se plissa.

— La force « Dragon Vert » hein ?

— Tout juste, Evans.

— Comment allez-vous procéder ?

Beffort ouvrit la porte.

— Je ne sais pas encore, mais je suis persuadé que notre travail aura contribué à déblayer le terrain lorsque vous serez contraint d'intervenir à votre tour ! Bonsoir.

Et il passa dans le couloir en tirant doucement le battant à lui.

---oOo---

Les hommes de la force « Dragon Vert » se trouvaient cantonnés pratiquement au centre des États-Unis, dans un village souterrain situé non loin de Saint-Louis, Missouri. De là, ils pouvaient répondre avec le maximum de rapidité à un appel de Beffort et se rendre, en un temps relativement court, en n'importe quel point du territoire.

Tous anciens bagnards au passé lourdement chargé, ce n'étaient pas, à proprement parler, des enfants de chœur ! Mais pour combattre M^me^ Atomos, ils possédaient très exactement les connaissances nécessaires. Puis, ils avaient l'avantage de se déplacer anonymement, dans l'ombre de la foule, alors que M^me^ Atomos avait toujours été renseignée par des mouvements de troupes ou de policiers en uniforme.

Sous les ordres d'Owen Bernitz (Un dur que Beffort avait, de justesse, sauvé de la chaise électrique.) ils s'entraînaient au maniement du fusil

paralysant lorsque la sonnerie du téléphone extérieur vint stopper leur tir.

Owen remua promptement sa lourde carcasse, changea de coin le bout de cigare éteint qu'il mâchouillait éternellement et décrocha.

— Ici, Owen.

— Salut, Owen, fit Beffort, depuis New York. Votre récréation est terminée.

Owen soupira.

— Pas trop tôt, patron ! Où allons-nous ?

— Rhode Island, fit laconiquement Beffort.

Owen siffla entre ses dents.

— Non ! Après nous avoir tirés de cabane, vous nous accordez la vie éternelle ? Mince !

— Ce sera peut-être moins drôle que vous ne le pensez, Owen.

— La mère machin ?

— Probablement. Il faudra partir immédiatement, avec armes et bagages…

— Combien de types ?

— Tous ! Vous voyagerez séparément, selon le plan Z, et vous prendrez contact avec moi à Providence. Hôtel Columbus. Vu ?

— Vu, patron… Comment va le fiston ?

— En pleine forme, fit Beffort qui se souvenait que, sans Owen, sa femme et son fils auraient certainement péri dans le cottage de Columbia(2). À demain, Owen.

— Okay, patron.

Owen Bernitz raccrocha et rassembla ses hommes.

---oOo---

Après son coup de téléphone, Beffort se rendit chez lui. Une maison particulière louée dans Greenwich Village et directement placée sous la protection du F.B.I. : une équipe de six hommes qui faisaient les trois huit sous la direction d'Eddy Witturst.

Deux G'men veillaient constamment sur Mie Azusa-Beffort, ex-miss Atomos et son fils maintenant âgé d'un an. Cette précaution était nécessaire, car Beffort n'avait pas oublié que M^me^ Atomos avait juré d'enlever Mie. Dans l'esprit de la sinistre Japonaise, cette vengeance était primordiale, supplantait même, sans aucun doute, celle qu'elle comptait exercer à l'encontre des États-Unis.

Ainsi, Beffort ne se cachait pas que les événements de Rhode Island pouvaient n'être destinés qu'à l'attirer dans une nasse d'où il lui serait impossible de protéger sa femme et son fils.

M^me^ Atomos avait plus d'un tour dans son sac, pouvait, le cas échéant, jouer ses coups par la bande pour mieux parvenir à ses fins. Puis, depuis l'anéantissement de la Cité et des membres de l'organisation Atomos, Beffort, le F.B.I. et la force « Dragon Vert » ne savaient pas quels seraient leurs adversaires. M^me^ Atomos agirait-elle seule ou avait-elle reconstitué une armée du crime ?

La seconde solution était la plus vraisemblable. M^me^ Atomos tirait les ficelles mais, pour cela, il lui fallait des pantins. En un an, elle avait pu enlever et soumettre à sa volonté un nombre imposant de personnes. Restait à savoir si elle avait puisé ses effectifs parmi ses compatriotes ou directement aux États-Unis. Auparavant, les membres de l'organisation Atomos étaient assez facilement reconnaissables en raison de l'espèce d'automatisme que le cerveau-moteur donnait à leur démarche.

Si M^me^ Atomos avait employé la même méthode, tout irait relativement bien. Si son génie malfaisant avait découvert un autre moyen de persuasion, il était évident que n'importe qui serait susceptible d'appartenir à son organisation. Dans de telles conditions, leur identification deviendrait impossible.

Beffort entra chez lui, trouva avec surprise un G'man installé dans l'entrée.

— Bon sang ! Que faites-vous ici, Hyde ?

— Ordre de J.E.E., monsieur Beffort. Désormais, il y aura deux gars dehors et un troisième à l'intérieur. Aujourd'hui, je fais le troisième.

Beffort sourit. Ainsi, Evans avait tout de même accordé un certain crédit à ses affirmations ! Niant pour la forme que M^me^ Atomos pouvait être de retour, il avait cependant pris des dispositions pour renforcer la garde autour des Beffort.

Mie et Robert se trouvaient dans le living. Lorsque Smith apparut, Mie se leva, vint à sa rencontre. Tout de suite, Beffort remarqua sa pâleur.

— Que se passe-t-il, Mie ?

— Cinq coups de téléphone depuis hier, Smith.

— De la part de qui ?

— Personne. On appelle, je décroche et on ne prononce pas un mot. Tout à l'heure, j'ai gardé le combiné en main pendant dix minutes. J'entendais le

bruit d'une respiration et un sourd grondement qui pouvait être celui de la rue, mais celui ou celle qui était au bout du fil ne s'est pas nommé.

— Notre ligne est reliée à un poste d'écoute et…

— J'ai déjà posé la question, fit la jeune femme avec une nette nervosité. Les appels provenaient tous de cabines publiques situées dans Manhattan.

Elle observa son fils qui jouait sur le divan et ajouta, d'une voix qui semblait venir de très loin :

— J'ai regardé sur un plan. Chaque appel a été donné d'un point différent. Le premier était le plus éloigné de notre maison, le dernier était le plus proche… Je suis certaine que le prochain proviendra de Greenwich Village !

Elle se tourna sèchement vers son mari. Ses yeux étaient un peu dilatés, ses traits terriblement tendus.

— C'est comme si quelqu'un voulait me faire comprendre qu'une menace se rapproche insensiblement de nous, Smith. Tenez, regardez.

Elle ouvrit un tiroir, en tira un plan de New York qu'elle déplia. Dans Manhattan, elle avait tracé des cercles au crayon rouge. Cela formait un pointillé rectiligne qui se dirigeait indubitablement vers Greenwich Village.

— De quand date le dernier appel ? demanda Smith.

— De cet après-midi. Il était très exactement quinze heures. Il y en a eu un ce matin, deux pendant la nuit. Le premier de la série m'a été adressé hier soir, aux environs de vingt heures. Leur fréquence est irrégulière, comme si on attendait une occasion de pouvoir téléphoner sans danger, ou comme si on cherchait à me maintenir constamment en haleine…

Si c'était cela, pensa Beffort, on avait réussi. Mie devenait de plus en plus nerveuse, plongeait dans un état fébrile qui rendait ses gestes saccadés, son ton haché. Quelqu'un avait entrepris de l'affoler, de lui faire vivre un angoissant suspense avant de la frapper.

Du M^me^ Atomos tout craché.

— C'est elle, n'est-ce pas, Smith ?

Beffort ôta son chapeau, s'assit, alluma une cigarette. Il lui fallait conserver son calme pour redonner confiance à sa femme, lui faire admettre qu'elle ne craignait rien. Dehors et dans le vestibule, le F.B.I. veillait. Des types triés sur le volet qui avaient déjà combattu l'organisation Atomos et qui étaient en mesure de prévoir l'imprévisible.

— Si ce n'est pas M^me^ Atomos, répondit-il avec un temps de retard, c'est quelqu'un qui est à sa solde. Ce qui revient au même. Je prendrais bien un

verre. Mie…

La jeune femme cessa de le fixer, ouvrit le bar.

— Scotch ?

— Avec beaucoup d'eau…

Il s'efforça de ne pas la regarder, entendit néanmoins les tintements des verres que sa main tremblante avait du mal à saisir. Mie paniquait. Dans quelques heures elle serait au bord de la crise nerveuse.

— Hyde ! appela Beffort.

Le G'man arriva du vestibule, stoppa sur le seuil du living. Son veston était déboutonné et Beffort apercevait la crosse d'un pistolet paralysant qui émergeait d'un holster spécial.

— Qu'avez-vous prévu au sujet de ces appels téléphoniques ?

— Personnellement, ce n'est pas mon boulot, mais je sais que Witturst fait surveiller toutes les cabines publiques du quartier. Chaque gars est dans une bagnole équipée d'un poste de radio. Quand un appel sera adressé ici, il y aura un top d'alerte générale et tous ceux qui occuperont une cabine au même instant seront interpellés. À mon avis, on peut difficilement faire mieux.

Beffort approuva, prit le verre givré que Mie lui tendait. Dehors, il neigeait, la température était basse. Le fait que la jeune femme eût mis des glaçons dans le scotch démontrait que son trouble était grand.

— Comment avez-vous organisé la défense de cette maison ? demanda encore Beffort, comme s'il l'ignorait.

Hyde comprit qu'il tentait de calmer sa femme et joua le jeu :

— Un gars est planqué dans le cottage d'en face. De là, il ne perd rien de ce qui se passe dans la rue ni dans le jardin. En outre, ce côté de la chaussée a été équipé de panneaux de stationnement interdit, si bien que nul véhicule ne peut s'y arrêter sans être aussitôt en contravention. L'autre type surveille l'arrière et les flancs de votre maison. La porte de service est solidement fermée, les volets clos. Sincèrement, et compte tenu du fait que je suis dans le vestibule, je donnerais volontiers ma tête à couper si une souris parvenait à pénétrer ici !

Mie se détendit imperceptiblement, et ce fut à cet instant précis que la sonnerie du téléphone se déchaîna…

CHAPITRE IV

Beffort stoppa Mie qui se précipitait.

— Tenez votre correspondant au bout du fil le plus longtemps possible. Inutile de parler. Son but consiste à faire monter votre tension. Il ne raccrochera pas le premier, et les hommes de Witturst auront tout le temps de l'épingler. Maintenant, allez-y.

Les lèvres décolorées, Mie décrocha le combiné tandis que Beffort se saisissait de l'écouteur secondaire.

— Allô ! J'écoute…, articula péniblement Mie.

Il n'y eut pas de réponse, et les minutes se mirent lentement à couler. Beffort entendait une respiration faible, tentait d'imaginer le mystérieux correspondant isolé dans sa cabine aux parois vitrées perdue dans Manhattan. C'était l'heure de la sortie des bureaux…

Les rues devaient grouiller de monde, de voitures roulant pare-chocs contre pare-chocs.

Sur le seuil, Hyde était tendu. Son attitude rappelait celle d'un tigre s'apprêtant à bondir. Mie, elle, devenait blafarde au fur et à mesure que le temps passait. Le petit Robert avait cessé de jouer, observait ses parents d'un œil rond et curieux.

Beffort enregistrait machinalement tout cela, sentait ses mâchoires se crisper au fil des minutes. Que fabriquait donc le G'man chargé de surveiller cette cabine ?

— Parlez ! explosa soudain Mie. Mais parlez donc !

Beffort lui saisit le poignet, lui fit signe de se calmer.

Elle se dégagea brusquement, s'assit sans lâcher le combiné, ferma les yeux. Beffort reposa doucement son écouteur, marcha jusqu'à Hyde.

— Il se passe quelque chose d'imprévu, murmura-t-il. La table d'écoute aurait dû repérer cette cabine depuis longtemps.

Hyde consulta sa montre.

— M^me^ Beffort a décroché il y a de cela trois minutes. C'est peu. Il faut attendre. Notre collègue est peut-être gêné par la foule…

Beffort acquiesça, retourna auprès de sa femme, reprit l'écouteur. La respiration de l'inconnu était toujours perceptible, malgré le sourd grondement en provenance de la rue. Soudain, il y eut un curieux crissement, et une voix souffla :

— Madame Beffort ?

Mie sursauta, ouvrit les yeux. La voix était basse, feutrée, et il était difficile de dire si elle appartenait à une femme ou à un homme.

— J'écoute…, murmura Mie. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Vous devez savoir qui je suis. Vous n'avez pensé qu'à moi depuis un an, car je n'ai pas cessé de penser à vous…

— Madame Atomos ?

— Vous êtes assise, continua imperturbablement la voix, et votre mari m'écoute. Votre fils est sur le lit. Auprès de la porte, il y a un homme armé. Il se nomme Charles Hyde, Dehors, je vois encore deux hommes qui appartiennent au F.B.I. Une table d'écoute installée dans une maison voisine enregistre mes paroles. Vous attendez tous qu'un agent fédéral vienne m'arrêter, mais il ne viendra pas. Il est mort depuis deux minutes… Je vous téléphonerai une dernière fois à minuit, avant de passer à l'action. Bonsoir, Miss Atomos !

Il y eut un déclic, et le bourdonnement habituel s'installa sur la ligne.

Stupide, Mie garda le combiné en main, regarda son mari qui reposait l'écouteur sur son crochet. Beffort grimaça.

— Raccrochez, Mie, dit-il froidement, je pense que Witturst ne va pas tarder à nous appeler.

Mie déposa mécaniquement le combiné sur son support, croisa ses mains frémissantes.

— Smith, chuchota-t-elle, c'est terrifiant !

— Disons que c'est troublant, rectifia Beffort qui cherchait à cacher son inquiétude.

— Troublant ! Cette personne a décrit exactement les positions que nous occupons, elle a donné le nom de Hyde, parlé des deux hommes qui gardent la maison, et elle savait qu'une table d'écoute enregistrait ses paroles ! Et

vous dites que c'est troublant ! Mon Dieu ! Je suis persuadée qu'elle entend ce que je dis en ce moment !

— Dans ce cas, rétorqua Beffort, taisez-vous !… Hyde ?

Le G'man s'avança.

— Quand des ouvriers ou des employés d'un quelconque service de la ville sont-ils entrés ici ? s'enquit Beffort.

Hyde demanda quelques secondes, retourna dans le vestibule et revint avec un carnet épais, à couverture noire. Là étaient consignés les noms de tous les visiteurs ayant pénétré dans la maison depuis un an. Le dernier en date était le docteur Soblen.

Hyde tourna les pages, stoppa loin en arrière, à un mardi du mois de juillet, six mois auparavant.

— Ce jour-là, dit-il, deux fonctionnaires employés à la compagnie d'électricité sont venus vérifier et réparer l'installation électrique. Ceci à la demande de M^me^ Beffort.

— Je m'en souviens, approuva Mie.

— L'un se nommait Langers, continua Hyde, l'autre Arwood, et leur fiche de mission était parfaitement régulière. Ils sont restés ici pendant deux heures. De neuf à onze heures du matin. Après leur départ, Witturst en personne a vérifié que tout allait bien. Il le signale ici, au bas de la page…

— Le détail des réparations, réclama Beffort, est-il également consigné sur ce registre ?

— Non. Witturst parle simplement de mauvais contacts.

— Le réfrigérateur et la machine à laver fonctionnaient mal, précisa Mie.

Beffort se tourna vers elle.

— Pendant que ces deux hommes travaillaient, avez-vous toujours été présente ?

— Certainement pas, Smith, je n'avais aucune raison de les surveiller spécialement.

— Physiquement, vous souvenez-vous d'eux ?

Mie réfléchit un instant et dit, avec hésitation :

— Je crois qu'ils étaient assez jeunes, de tailles moyennes et imberbes, mais, après si longtemps, je ne puis…

— Très bien, coupa Beffort. Appelez immédiatement la permanence de la compagnie d'électricité, demandez au préposé si Langers et Arwood font bien partie de ce service et tâchez d'avoir leur signalement.

— Vous n'attendiez pas un appel de Witturst ?

— Il rappellera… Hyde, aidez-moi à décrocher tous les tableaux et toutes les gravures de cette pièce !

Tandis que Mie formait le numéro de la permanence, Beffort et Hyde mirent vainement le mur et les cloisons à nu.

— Quelle est votre idée ? s'enquit le G'man.

— Un micro et une caméra, répondit Beffort. Je ne crois pas aux miracles… Au fait, le frigo et la machine à laver se trouvent dans la cuisine, eh ? Venez par là, Hyde !

Ils découvrirent la caméra électronique au bout de cinq minutes. L'engin était habilement camouflé derrière une pendule électrique qui n'était pas celle d'origine, mais un modèle semblable. Le côté visible du cadran était en verre noir opaque, mais l'autre côté, transparent, abritait l'objectif d'une caméra grosse comme le poing, coincée dans un logement hâtivement pratiqué dans le mur.

Du fond de la cuisine, et quand la porte de celle-ci était ouverte, ce qui était le cas, la caméra filmait sur simple commandement à distance tout ce qui se passait dans la partie sud du living.

— Un vrai chef-d'œuvre de miniaturisation, commenta Beffort en arrachant la caméra de son logement. Made in Japan, comme de bien entendu ! Pour une fois, M^me^ Atomos est obligée d'utiliser des articles de série… Décadence ! Voyons maintenant si elle a aussi placé un micro, Hyde.

À cet instant, Mie pénétra en trombe dans la cuisine.

— Langers et Arwood ont effectivement travaillé au service de dépannage de la compagnie, jeta-t-elle, mais ils sont à la retraite depuis deux ans ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— L'œil de M^me^ Atomos, plaisanta Beffort. Aidez-nous à chercher son oreille, Mie. Autrement dit : un micro ultrasensible…

La sonnerie du téléphone lui coupa la parole. Il se rendit dans le living, caressa la joue de son fils au passage, décrocha.

— Beffort, dit-il. Parlez.

— Witturst, patron… Nous avons un pépin. Lhaumont, chargé de surveiller la cabine 13, a été poignardé en pleine rue. Il venait à peine de quitter sa voiture…

— Grave ?

— La lame a heureusement glissé sur une côte. Avec un peu de chance, il en réchappera, mais le type a filé…

— Le type ?

— Des témoins ont vu son agresseur s'enfuir dans un cabriolet Buick gris clair. Le quartier est bouclé, mais nous sommes arrivés un peu tard pour épingler le correspondant de M^me^ Beffort.

— Le correspondant ou la correspondante, rectifia Beffort.

— C'est en effet difficile à dire, admit Witturst. J'étais à la table d'écoute pendant qu'il, ou elle, parlait, et j'avoue être incapable de donner un sexe à cette voix.

Il hésita, ajouta avec précaution :

— Comment cette personne savait-elle que M^me^ Beffort était assise, que vous écoutiez et que Hyde…

— Caméra, fit Beffort. Ne vous montez pas la tête ! Il n'y a rien de miraculeux là-dessous.

— Alors, biaisa Witturst, ce n'est pas comme en Rhode Island, n'est-ce pas ? Là-bas, il se passe bien quelque chose que nous ne pouvons pas expliquer ?

Beffort sourit au téléphone. Witturst s'était bagarré directement contre l'organisation Atomos, en avait conservé des souvenirs assez terrifiants pour le hanter jusqu'à la fin de ses jours et, malgré cela, il était toujours prêt à reprendre le combat… Si l'on voulait bien de lui. Sa façon de demander son affectation en Rhode Island était discrète, méritoire, si l'on se souvenait que son père avait été désintégré par M^me^ Atomos et qu'il ne songeait qu'à le venger personnellement.

— Je retourne à Providence dans la nuit, proposa Beffort, si vous voulez, je vous emmène ?

— Okay, patron ! Avec plaisir ! Mais J.E.E. ?

— Minute, mon vieux ! Auparavant, vous allez modifier le système de protection de ma maison. Je crois que M^me^ Atomos est au courant, depuis cet après-midi, de ma présence ici, et qu'elle tente de m'intimider en faisant planer une menace sur ma famille. Uniquement pour me retenir à New York, sans réelle intention de passer à l'offensive. Vous voyez ? Donc, renforcement des effectifs autour de Mie et de mon fils. Je téléphonerai à J.E.E. pour lui dire que je vous mobilise. Rendez-vous ici dès que vous pourrez, si possible avec l'enregistrement de la récente conversation entre X et ma femme.

Witturst assura qu'il serait là avant minuit.

Beffort coupa, rejoignit Mie et Hyde qui cherchaient toujours un éventuel micro dans le living. Lorsque cette pièce eut été vainement passée au crible, ils poursuivirent leurs recherches dans la cuisine, les chambres à coucher et le vestibule, mais ne découvrirent pas cette fameuse « oreille » de M^me^ Atomos.

— Il est vingt et une heures, fit Beffort, et notre correspondant devrait appeler dans cent quatre-vingts minutes. Après quoi, et s'il tient parole, il passera à l'action. Hyde, voulez-vous voir si Witturst a modifié et renforcé le système de protection extérieure ? Pendant ce temps, ma femme va nous préparer des sandwiches.

Charles Hyde gagna le jardin. Les changements s'étaient opérés discrètement, mais l'œil exercé du G'man décela très vite le nouveau quadrillage de protection. Deux camionnettes de livraison stationnaient de l'autre côté de la rue. Personne ne se tenait dans la cabine, mais Hyde savait que ses collègues épiaient la maison et ses abords immédiats à travers des « voyants » imperceptibles pratiqués dans les caisses des véhicules. Hyde fit le tour de la maison. Le jardin baignait dans les ténèbres, mais l'épais tapis de neige qui le recouvrait permettait de circuler sans se heurter aux arbres en délimitant assez bien les zones libres d'obstacles.

— Alors, Hyde, en balade ?

Hyde leva le nez. Ils étaient quatre sur le toit du garage qui formait terrasse. De là, ils couvraient l'arrière de l'habitation, l'un de ses côtés. Les hommes des camionnettes s'occupaient de la façade et de l'autre côté.

— Où est Witturst ? chuchota Hyde.

— Il est allé nous chercher un talkie-walkie. Avec ce truc, nous avertirons le central à la moindre alerte. Dites à Beffort d'allumer la lampe du perron quand il sortira. Sinon, il pourrait se faire descendre ! À partir de minuit, le terrain deviendra « zone opérationnelle » !

Hyde acquiesça, revint vers l'entrée. Witturst avait mis le paquet et nul ne serait capable d'approcher la maison de Beffort sans être neutralisé. Et « neutralisé » était le mot précis puisque les G'men disposaient de fusils et de pistolets paralysants !

Dans le living, Mie achevait de tartiner. Le petit Robert était couché et le silence régnait sur l'habitation. Beffort et sa femme paraissaient très décontractés, mais Hyde sentit la tension ambiante dès qu'il eut franchi le seuil. Hyde lui-même ne pouvait se défendre d'une certaine nervosité.

Certes, toutes les précautions étaient prises, mais M^me^ Atomos n'avait jamais menacé en vain.

— Asseyez-vous, monsieur Hyde, invita gentiment Mie, et faites comme chez vous. Poulet, crème d'anchois, jambon ?

Hyde s'assit, répondit à la question muette de Beffort en lui détaillant la manière dont Witturst avait disposé ses hommes. Beffort approuva silencieusement, mordit dans un sandwich, se mit bizarrement à parler de choses sans importance, lança la conversation sur le sport, la politique, les futures élections sénatoriales.

À vingt-deux heures, Witturst s'amena avec sa valise.

— Asseyez-vous, Eddie, fit Beffort. Avez-vous l'enregistrement ?

Witturst tira la bande magnétique de sa poche, la déposa sur la table.

— Je pense que vous disposez d'un magnétophone ?

— J'ai ce qu'il faut, ne vous inquiétez pas. À propos, Eddy, je dois vous dire que j'ai modifié mes plans : nous ne partons plus pour le Rhode Island.

Mie, Hyde et Witturst le dévisagèrent avec étonnement. Smith Beffort fit semblant de ne pas s'en apercevoir, continua :

— La situation est trop grave ici et je ne puis m'absenter. Je dois d'abord songer à protéger ma famille, et je vais modifier l'ordre de route de la force « Dragon Vert ».

Il prit un crayon-feutre, traça quelques lignes épaisses sur sa nappe individuelle, tout en disant :

— D'ailleurs, je suis persuadé que notre présence en Rhode Island serait inutile. Les événements qui s'y déroulent ne sont pas à l'échelle humaine.

Il dégagea la nappe, la plaça pour que chacun puisse lire ce qu'il y avait tracé : Nous n'avons pas trouvé de micro, mais il y en a certainement un. M^me^ Atomos écoute donc certainement ce que nous disons. Elle sait que sa caméra est hors-service, mais croit que nous ne nous méfions plus. À partir de maintenant, il faudra parler à son intention. Bien entendu, nous partons pour le Rhode Island. Rien n'est changé…

Pendant que Mie et les G'men lisaient, Beffort continuait un monologue sans conséquence, pour meubler. Enfin, Witturst entra dans le jeu, entreprit, avec Hyde, une discussion stérile que Beffort mit à profit pour achever son message : Witturst, vous avez évidemment compris qu'il faudra une nouvelle fois modifier le système de défense. M^me^ Atomos a entendu le rapport de Hyde, connaît exactement l'implantation de vos nids d'interception. Ce changement sera d'ailleurs purement gratuit.

M^me^ Atomos n'attaquera pas si elle croit réellement que nous restons tous ici…

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Il décrocha, et une voix jeta :

— Ne vous fatiguez pas, Beffort ! Vous n'avez pas trouvé le micro ni la seconde caméra ! Je viens de lire tout ce que vous avez écrit. Bonsoir, à tout à l'heure, minuit !

Beffort jura. Le duel devenait un peu trop subtil.

CHAPITRE V

Dans l'heure qui suivit, Beffort et les deux G'men découvrirent la caméra et le micro. Ce dernier était fixé par aimantation sous le frigidaire dont il utilisait l'énergie pour émettre. La caméra se trouvait astucieusement dissimulée dans le plafond, dans le prolongement du lustre, plus précisément, et dominait, de ce fait, la table. Son objectif à grand angle filmait presque entièrement la surface du living… Elle captait également son énergie de l'installation électrique.

— Nom d'un chien ! Jura Beffort, c'est fou ce que Langers et Arwood ont fait comme travail en deux heures ! Et tout cela à la barbe du F.B.I. !

— Nous ne pouvons pas continuellement être sur nos gardes, se défendit Witturst, depuis un an, jour et nuit…

— Okay ! grogna Beffort, ne vous excitez pas, mon vieux. Nous allons tout bonnement évacuer cette maison, car je ne serais pas étonné si on m'apprenait qu'elle est minée depuis sa construction !

— Maintenant ? s'effara Witturst.

— Pourquoi pas ? intervint Mie. Ce n'est pas la première fois que ça nous arrive… Nous sommes en perpétuel déménagement. Où allons-nous, Smith ?

Les meubles…, commença Witturst.

— En location, coupa Beffort, ainsi que la télé, le frigo et le reste… Dans une heure, nous serons prêts à démarrer. Mie, vous vous occupez des valises ? Il faut que je prévienne J.E.E. de notre départ. Hyde, voulez-vous aider ma femme ?

Witturst s'épongea le front. Parfois, Beffort et Mie le surprenaient profondément.

---oOo---

À minuit, ils n'étaient plus que deux auprès du téléphone. Mie Azusa-Beffort et son fils, accompagnés de Charles Hyde et d'une escouade de G'men armés jusqu'aux dents volaient vers une retraite secrète de l'Oregon.

Beffort et Witturst avaient écouté l'enregistrement capté par la table d'écoute en début de soirée. Même au ralenti, il était impossible de dire si le mystérieux correspondant de la cabine n° 13, érigée dans Manhattan, était un homme ou une femme.

Entre le départ de Mie et le premier coup de minuit, la surveillance des cabines publiques avait été renforcée. Si Beffort était réservé quant à l'utilité de cette surveillance, Witturst, lui, en attendait un résultat positif.

À minuit dix, les deux hommes poireautaient toujours devant le téléphone silencieux. Beffort alluma la dernière cigarette de son paquet, souffla la fumée en direction du plafond et dit :

— C'est fini, Eddy, le contact est rompu.

— Le fil était mince, regretta Witturst, mais aurait pu néanmoins nous conduire jusqu'à M^me^ Atomos… Ce déménagement ne s'imposait pas !

Beffort sourit.

— De toute façon, M^me^ Atomos serait restée en coulisse et nous n'aurions capturé que des sous-fifres. Mais son silence démontre qu'elle sait que ma femme et mon fils ont quitté cette demeure. Elle dispose d'un service de renseignements remarquablement organisé, et elle apprendra par ce canal que vous et moi nous rendons en Rhode Island. En conséquence, elle tentera de nous éliminer. Parallèlement, elle s'efforcera de retrouver la trace de Mie… en supposant qu'elle l'ait jamais perdue !

— Vous dites cela avec un calme !…

— Ne vous fiez pas aux apparences, Eddy, conseilla Beffort. Actuellement, je suis dans mes petits souliers. Je sais que tout ira bien tant que nous prendrons M^me^ Atomos de vitesse, car ses moyens ne l'autorisent pas à se déplacer plus vite qu'un jet. Ma femme est dans un avion. Là, elle est intouchable, mais le danger renaîtra dès qu'elle occupera une résidence déterminée. En Oregon ou ailleurs, M^me^ Atomos la retrouvera…

— Charmant ! Mais, puisque vous le savez, je me demande à quoi vous sert de faire voyager ainsi votre femme et votre fils !

— Cela me sert, par la même occasion, à faire voyager M^me^ Atomos ou l'un de ses sbires. On ne dispersera jamais assez les forces de cette terrible

femme, Eddy ! Pendant qu'elle poursuit ma famille, espérons qu'elle oublie un peu le Rhode Island !

---oOo---

Si M^me^ Atomos oubliait le Rhode Island, cela ne se remarquait absolument pas. Beffort et Witturst le constatèrent aussitôt en débarquant de l'hélicoptère du F.B.I. qui les avait transportés depuis New York. Il faisait toujours nuit, mais des centaines de milliers de feux éclairaient les villes et les campagnes du petit État. Le Rhode Island était bondé comme une rame de métro aux heures d'affluence ! Au point que l'hélicoptère avait été contraint de se poser sur le toit du F.B.I. local, le terrain d'aviation étant couvert de tentes, de caravanes, de voitures particulières servant provisoirement d'habitations.

— Un « provisoire » qui risque de durer longtemps, commenta sombrement le docteur Soblen. Depuis votre départ, Smith, les choses ont empiré ! Maintenant, personne ne peut dire avec certitude combien cet État compte d'habitants… Personnellement, je crois qu'il y en a près de dix mille au kilomètre carré !

— Possible…

— Certain, Smith ! Et je suis probablement en dessous du chiffre réel ! Comme vous le savez, j'ai été éjecté de ma chambre d'hôtel à dix dollars. Maintenant, elle est occupée par une famille de six personnes qui paie cinquante dollars. On couche dans les baignoires, les couloirs, les escaliers… Ceci est le résultat des récentes chutes de neige et du brusque abaissement de la température.

— Ce qui explique tous ces feux ?

— Naturellement ! Les gens crèvent de froid. Ils font du feu, en feront tant qu'il y aura du combustible, mais celui-ci commence à manquer. Le ravitaillement n'arrive plus, en raison des routes encombrées, et les denrées se vendent au marché noir !

— Qu'a fait le gouverneur ?

Soblen ricana.

— Il a lancé « un cri d'alarme » ! Bien sûr, tout le monde s'en moque éperdument. Si un ordre d'évacuation est lancé, chacun compte bien partir le dernier ! D'ailleurs, ceux qui se résigneraient à quitter l'État peuvent être considérés comme des hommes de bonne volonté. Ils sont, pour la plupart, des gens qui n'étaient pas vraiment malades en arrivant ici. Les autres, ceux

qui souffraient de maladies incurables, sont à classer parmi les irréductibles. À présent qu'ils sont en bonne santé, ils se laisseront tuer sur place plutôt que de repartir. Puis, les frontières ne sont toujours pas fermées, et la foule continue d'affluer ! Nous sommes à deux doigts de la tragédie. Pour l'éviter, il faudrait que le Rhode Island ait un premier étage…

— Gardons les pieds sur terre, doc, dit Beffort. Après un premier étage, il en faudrait d'autres. La solution consiste à rendre le climat de Rhode Island semblable à ce qu'il était auparavant. Maintenant, nous savons qu'un paradis terrestre est la pire des calamités, et nous pouvons remercier grand-maman Eve d'avoir boulotté la pomme… Cela dit, j'ai l'impression que nous devrons intervenir fermement pour que le gouvernement prenne des mesures. Par l'intermédiaire de J.E.E., cela va de soi.

Soblen haussa les épaules d'un air désabusé.

— Hors de l'État, remarqua-t-il, il est quasiment impossible d'imaginer la tournure que prennent les événements. Aujourd'hui est pis qu'hier mais mieux que demain. Les heures qui vont suivre peuvent être dramatiques, mais on dirait que nul n'en a conscience.

— Le gouverneur ?

— Graham ne doit plus savoir où donner de la tête, mais cachera son impuissance aussi longtemps qu'il le faudra pour ne pas donner prise aux critiques. Je le soupçonne même de museler la presse locale en attendant de trouver une solution ou dans l'espoir que les choses se décanteront d'elles-mêmes.

— Il faut avouer, fit Beffort, que jamais personne, avant lui, n'avait dû faire face à ce genre de problème. Dites-moi, doc, comment puis-je rencontrer Graham ?

Les yeux de Soblen s'arrondirent.

— Quelle idée !

— De la discussion jaillit la lumière, n'est-ce pas ? Cet homme occupe un poste important. Il n'est pas un imbécile. Si je parviens à le convaincre que M^me^ Atomos est derrière toute cette affaire, je suis sûr qu'il prendra le mors aux dents et consentira à mettre sa dignité dans sa poche pour faire appel au président Johnson.

— Et à quoi cela vous avancera-t-il ?

— En premier lieu, il faut nécessairement fermer les frontières de l'État afin de stopper l'afflux des Américains en Rhode Island. Après quoi il sera temps de faire un peu de vide. Un malade s'installe ici avec toute sa famille,

c'est illogique ! Par décret, je compte persuader Graham d'ordonner une évacuation partielle.

Soblen secoua la tête.

— Vous n'y parviendrez pas, Smith ! Les gens sont accrochés à ce sol comme des tiques à la peau d'un chien ! En outre, ils sont intimement persuadés de mériter ce qui leur arrive et ils lutteront férocement pour conserver la santé à laquelle ils ne croyaient plus et que le destin vient miraculeusement de leur restituer. Pour les comprendre, il faudrait soi-même être atteint d'un cancer !

— Je comprends, doc, dit doucement Beffort, mais en restant en Rhode Island, ces malades mettent en péril la vie des leurs.

— Je le sais bien, Smith ! explosa Soblen, mais c'est une chose qu'ils n'admettront jamais !

— C'est pour cela qu'il faut opérer sans leur demander leur accord. Graham peut mobiliser l'armée, la garde nationale, sans avoir besoin, pour autant, de fournir la preuve que M^me^ Atomos menace son État. Il faut que je le rencontre !

Soblen désigna du pouce les étages inférieurs du bâtiment fédéral et dit :

— Voyez Sullivan. En tant que directeur du F.B.I. local, je pense qu'il pourra utilement vous tuyauter.

---oOo---

L'air du pays profitait à des millions d'individus, mais sûrement pas au gouverneur Graham ! Assis derrière son vaste bureau à sept heures du matin, il ressemblait à un hibou surpris par la lueur aveuglante d'un phare.

Face à lui, Beffort terminait son exposé tandis que Soblen et Sullivan écoutaient avec anxiété la monstrueuse rumeur qui montait de la ville. La neige était tombée toute la nuit. La température avoisinait le zéro. Dans tout l'État, les gens partaient à la recherche de nourriture et de combustible.

Après sa conclusion, Beffort resta muet, attendit une réaction de son vis-à-vis. Graham leva les yeux, le dévisagea sans aucune passion, et Beffort eut la sensation que cet homme n'avait plus ni nerfs ni muscles, qu'il était devenu, par quelque étrange maléfice, semblable à un bloc de saindoux.

— Ce que vous dites est incroyable, murmura Graham avec une prodigieuse indifférence. Jamais M^me^ Atomos n'a fait le bien autour d'elle. De plus, vous ne me ferez pas croire qu'un être humain est capable de

supprimer le mal sur cette terre… Je suis croyant, monsieur Beffort, et je vous suivrais plus volontiers si vous me parliez d'une intervention divine.

Beffort serra les dents. Ce type se droguait ou était retombé en enfance !

— Depuis six mois, poursuivit Graham sur le même ton curieusement haché et monocorde qui hérissait Beffort, j'ai assisté à une série de miracles en Rhode Island… Lorsque le Ciel s'en mêle, il faut laisser faire, monsieur… Puis-je vous offrir une tasse de café ?

Beffort et Soblen échangèrent un coup d'œil. Le gouverneur Graham n'était visiblement pas dans son assiette.

— Volontiers, répondit Beffort avec un temps de retard.

Graham se leva, marcha lourdement vers la porte en disant :

— Veuillez m'excuser un instant. Mes serviteurs m'ont quitté et je n'ai plus qu'une cuisinière qu'il me faut aller prévenir au moindre de mes besoins… Faites comme chez vous.

Il sortit, tira la porte, s'éloigna dans le couloir. Beffort se tourna vers Sullivan.

— Vous l'avez toujours connu comme ça ?

Le chef du F.B.I. local secoua le front.

— Je vous avais prévenu qu'il était bizarre, dit-il à voix basse, et que vous n'en tireriez rien. Contrairement à ce qui s'est produit pour les autres, il semble que, depuis quelques mois, Graham ait pris un sacré coup de vieux !

— C'est plus qu'un coup de vieux, releva Soblen. Votre gouverneur paraît avoir un ramollissement du cerveau !

— Savez-vous pourquoi ses serviteurs l'ont quitté ? demanda Beffort.

— Non, mais je sais que M^me^ Graham est partie en même temps qu'eux. À la suite de quoi notre homme s'est retrouvé seul dans cette grande baraque et a été tout content d'engager cette cuisinière dont il parlait à l'instant.

Un déclic fit tilt dans le cerveau de Beffort. Pour stopper une machine, le meilleur moyen est d'arrêter son moteur. Pour s'emparer d'un État, le meilleur moyen consiste à soumettre son gouverneur à une volonté plus puissante que la sienne.

— Quelle nationalité, cette cuisinière ?

Sullivan eut un geste vague.

— Chinoise ou japonaise, je ne sais au juste. En tout cas, elle est asiatique. Pourquoi ?

Soblen et Beffort échangèrent un nouveau coup d'œil. Sullivan les regarda, se pinça le lobe de l'oreille.

— Dites donc, murmura-t-il, vous ne vous figurez pas qu'il y aurait du M^me^ Atomos là-dessous ?

— Vous comprenez vite, Sullivan, apprécia Beffort.

— Si vous voulez m'en croire, prévint Soblen, filons avant de boire le café de cette cuisinière : il pourrait bien n'être qu'un bouillon d'onze heures !

— Rien ne presse, fit Beffort. Je ne vous cache pas que j'aimerais voir cette femme de plus près avant de sortir d'ici. À votre avis, doc, de quoi Graham souffre-t-il ?

Soblen hésita, dit finalement :

— Je vais vous surprendre, Smith, mais j'ai le sentiment que Graham est en état d'hypnose ! Il se déplace comme sur un coussin d'air et son œil regarde en dedans de lui-même. Ses mouvements sont lents, ainsi que son élocution, et il ne suit pas longtemps la même idée. Tenez, avez-vous vu de quelle façon il nous a proposé une tasse de café ?

— Voulez-vous dire qu'un tiers lui aurait soufflé de nous l'offrir ?

— Bon sang ! grogna Sullivan, je n'aime pas du tout ces histoires ! Si quelqu'un a hypnotisé Graham au point de lui ôter toute sa personnalité, nous sommes en danger !

À cet instant, Graham poussa la porte, pénétra dans la pièce. Il avait l'air complètement désemparé.

— Navré, messieurs, articula-t-il avec effort, mais ma cuisinière m'a rendu son tablier…

Il se contracta soudainement, comme sous l'effet d'une décharge électrique, sourit aussitôt après et dit :

— Mais cela n'a pas d'importance. Nous allons prendre autre chose.

Il ouvrit un meuble, fit un geste rapide, se retourna, pistolet en main. Beffort plongea, lui agrippa le bras à temps pour que la première balle aille se perdre dans le plafond.

La seconde suivante, Graham était désarmé, fixait d'un regard stupéfait l'arme que Beffort venait de lui arracher. Apparemment, le gouverneur du Rhode Island émergeait lentement d'un très long sommeil.

CHAPITRE VI

Beffort et Sullivan avaient transporté Graham à l'infirmerie du siège du F.B.I. de Providence. Pendant ce temps, le docteur Soblen s'efforçait de prendre contact avec un ou plusieurs membres de la force « Dragon Vert ».

Pour cela, il se rendit à l'hôtel Columbus, se planta devant l'entrée. Owen Bernitz viendrait sans doute lui-même prendre les ordres de Beffort comme cela avait été convenu. En cas d'empêchement, il déléguerait l'un de ses hommes. Un type que Soblen ne connaissait pas pouvait fort bien se présenter à la réception, apprendre que Beffort ne logeait plus là et s'en retourner se perdre dans la foule. En ce cas, il y aurait un tas de complications.

Heureusement, sur le coup de dix heures, ce fut le gros Owen qui aborda Soblen avant que ce dernier ne l'ait vu.

— Hello ! Docteur. Comment va ?

Soblen grimaça.

— La santé est bonne, mais l'espace vital commence à manquer, rétorqua Soblen. Vous devez en savoir quelque chose…

Bernitz retira son mégot de cigare de sa bouche.

— Un peu ! J'en suis encore à me demander par quel miracle je suis arrivé jusqu'ici ! Où est le boss ?

— Je vais vous conduire à son Q.G. Où êtes-vous descendu ?

Owen eut un geste large, montra une valise posée entre ses pieds.

— Dans la rue, docteur. Si vous avez une piaule pour moi, je suis preneur. Quant à mes gars, ils vont se trouver dispersés aux quatre coins du bled et pour les rassembler, ça ne sera pas de la tarte.

Il replaça son mégot éteint entre ses dents, observa d'un œil méfiant la foule qui déferlait dans la rue et décréta brusquement :

— Providence est en ébullition, doc. J'ai déjà vu ça dans les États du Sud, quand les Noirs faisaient leurs petites démonstrations d'égalité. Je vous fiche mon billet que ça va tourner à l'émeute d'ici peu !

Soblen approuva, entraîna Bernitz en direction du siège du F.B.I., heureusement situé à courte distance, et dit, en pressant le pas :

— C'est pour limiter les dégâts que vous et vos hommes êtes ici, Owen.

— Ouais ? Vous en avez de bonnes ! Même avec mes trois cents types, je suis perdant !

— Beffort vous expliquera mieux que moi en quoi consistera votre tâche. S'il vous a fait venir, c'est qu'il pense que vous pouvez être utiles. En fait, je crois que vous devrez vous disperser à travers le pays pour essayer de découvrir les appareils que M^me^ Atomos utilise.

— Sans blague ! coupa Bernitz, vous croyez vraiment qu'elle se sert de machines pour rendre la santé aux gens ?

Soblen plissa les lèvres.

— Je n'en sais rien. C'est juste une supposition. Il se peut que M^me^ Atomos ait trouvé un système d'irradiation atomique pouvant momentanément faire reculer la maladie en stoppant l'évolution du mal par fixation des cellules. Mais, je le répète, cela n'est qu'une supposition. Néanmoins, même si cette théorie n'est qu'approximative, il est évident que son application serait conditionnée par l'emploi d'un matériel. La science atomique se compose de formules qui ne peuvent se concrétiser que par l'utilisation d'un outillage approprié, et même M^me^ Atomos est tributaire de cet état…

Soblen s'interrompit en constatant qu'il pérorait pour lui seul. Owen Bernitz ne l'écoutait pas. Il se fichait du pourquoi et du comment, était un homme d'action, pas un théoricien. Si on lui demandait de trouver et de détruire les appareils, il les détruirait. Voilà tout.

— C'est encore loin, doc ?

— Nous arrivons, indiqua Soblen, un peu pincé.

Autour des deux hommes, la foule continuait de déferler dans les deux sens de la rue. La chaussée était bondée de véhicules, les magasins pleins de clients. Tout était encore assez calme, mais, si le froid persistait et si la nourriture venait à manquer, les choses risquaient de s'envenimer rapidement.

Pourtant, la situation ne pourrait se détériorer complètement en ville, du moins dans l'immédiat. Comme c'était à prévoir, la famine et la misère prendraient d'abord naissance dans la campagne, loin des sources d'approvisionnement, et ce serait de là que surgirait la révolte.

Soblen s'engouffra sous le porche, escalada les marches conduisant au palier du premier, Owen sur ses talons.

Beffort et Sullivan avaient récupéré Graham, vite remis sur pied par un traitement de choc, venant heureusement s'ajouter à l'atmosphère bénéfique du Rhode Island. Le gouverneur n'avait plus rien de commun avec la larve qu'il était encore le matin. Quand Soblen et Bernitz entrèrent, il venait, par décret, d'ordonner la fermeture des frontières de l'État et se trouvait en communication téléphonique avec Washington.

Beffort, qui consultait un plan du Rhode Island, leva le nez, fit signe à Bernitz d'approcher.

— Salut, Owen ! Asseyez-vous. Le docteur vous a mis au courant ?

— Sommairement, dit Soblen.

— Pour le moment, lâcha Beffort, tout ce que nous faisons est sommaire. Nous allons combattre dans le vide tant qu'un indice sérieux, n'interviendra pas. Owen, mon vieux, vous n'allez pas être à la fête !

— Ça me changera, patron ! fit calmement Bernitz. Qu'est-ce qu'il faut faire, au juste ?

Beffort étala la carte du Rhode Island sur le bureau, traça du doigt un invisible quadrillage et dit :

— Vous et vos gars allez vous transformer en enquêteurs. Le Rhode Island n'est pas devenu un État privilégié d'un seul coup, mais progressivement, région par région, comme si on avait tout d'abord procédé à des essais avant de généraliser un système qui n'avait pas encore fait ses preuves. D'après certains rapports, il semblerait que le premier « incident » (d'autres diraient « miracle ».) se soit produit dans une ferme plantée non loin de Coventry, chez les Smith. C'est donc par-là qu'il faudra attaquer.

— Okay ! grogna Bernitz, attaquons ! Mais quoi ?

— Vous déciderez sur place, fit Beffort avec hésitation.

Il offrit des cigarettes et reprit :

— Je regrette de ne pouvoir mieux vous diriger, Owen, mais nous sommes réellement dans le pot au noir ! Seule une prospection du terrain peut mener à un résultat. M^me^ Atomos a toujours truffé d'appareils diaboliques les régions qu'elle désirait détruire. Ceux-ci peuvent avoir des

formes et des dimensions diverses, être dissimulés dans la terre, dans les arbres ou dans les habitations, mais ils existent fatalement ! Compris ?

Owen Bernitz opina.

— Inutile de vous dire que le temps presse, dit Beffort, et que vous devez vous mettre en action immédiatement… Ce bâtiment sera notre Q.G. Communiquez son numéro de téléphone à vos gars. Il y aura toujours une permanence. Voilà, vous pouvez y aller, Owen…

Bernitz reprit sa valise, salua de la main et quitta la pièce. Il avait l'allure d'un employé de bureau se rendant à son travail, mais la tâche qui l'attendait avait des proportions démesurées. Bernitz le savait, pensait que depuis qu'il était au service de la force « Dragon Vert » il avait des problèmes infiniment plus compliqués que lorsqu'il attaquait les banques à la mitraillette.

À midi, l'armée prit position le long des frontières du Rhode Island, ferma les routes, les voies ferrées, les cours d'eau navigables. Simultanément, la Navy disposa une nuée de navires à deux milles de la côte, fit un blocus infranchissable s'étendant d'Acoaxet à Stonington.

C'était le résultat de la conversation téléphonique qu'avait eue Graham avec Washington, et cela répondait précisément aux désirs de Beffort.

Dans le même temps, la presse, la radio et la télévision lançaient un communiqué signé du président Johnson qui déclarait le Rhode Island « État interdit ».

Dix minutes plus tard, un second communiqué parvint aux habitants du Rhode Island. Il émanait du gouverneur Graham et enjoignait à ceux qui étaient en bonne santé avant de franchir les frontières de l'État de se préparer à passer au Connecticut ou au Massachusetts dans les plus brefs délais. Graham précisait que des contrôles médicaux seraient effectués et que les contrevenants pourraient être expulsés sur-le-champ, individuellement et dans l'état où ils se trouveraient au moment du contrôle.

Cela sous-entendait que les membres d'une même famille seraient séparés, dispersés, dirigés vers un État voisin sans même avoir le loisir de prendre un bagage.

Bien entendu, Graham bluffait. Aucun contrôle médical n'était désormais possible, puisque tout le monde était en bonne santé ! Néanmoins, la menace ne fut pas vaine. À deux heures de l'après-midi, cent mille personnes passèrent les frontières avec armes et bagages, puis quelques milliers suivirent dans les heures qui suivirent. À cinq heures, les postes-

frontières n'enregistrèrent plus aucun passage, communiquèrent un pointage général d'une pauvreté désolante : cent vingt mille voyageurs avaient quitté le Rhode Island.

Au siège du F.B.I., Beffort, Graham et Sullivan enregistraient les nouvelles qui arrivaient de tous les points du pays par radio, téléphone et télétype. Le froid persistait et la neige ne cessait pas de tomber. Le ravitaillement arrivait très difficilement en raison de l'encombrement des routes, et seul le rail demeurait sûr. Pourtant, une première alerte se produisit vers dix-neuf heures : un train de marchandises venait d'être stoppé en rase campagne par un groupe d'hommes armés.

À dix-neuf heures dix, un télex révéla que le train avait été littéralement vidé, que ses marchandises étaient aux mains des pillards et que des familles entières s'installaient dans les wagons.

— Ça y est ! ragea Beffort, M^me^ Atomos atteint son but !

— Incident isolé, commenta froidement Soblen.

— Mon œil ! Doc. C'est le commencement de la fin. Les gens ont faim et froid. Si le ravitaillement et le combustible n'arrivent pas, ils attaqueront les réserves, les magasins… Il faut comprendre qu'ils n'ont plus d'argent, pas d'emploi, pas de toit…

— Qu'ils s'en aillent ! explosa Graham.

— Ils tomberaient malades dès la frontière franchie ! À leur place, je me demande si je n'agirais pas de même ! Humainement, ils ont raison.

— Alors, que faire ?

Beffort secoua la tête avec accablement.

— La solution viendra de la force « Dragon Vert », et d'elle seule. Si Owen Bernitz et ses hommes trouvent des appareils et les font sauter, le sortilège cessera aussitôt et les gens perdront la santé. Alors, rien ne les retiendra plus en Rhode Island.

Sullivan gonfla les joues, dit sans entrain :

— Vous croyez qu'il n'y a rien d'autre à faire ?

Beffort lui tapota amicalement l'épaule.

— Je sais que vous pensez à tous ces malades qui ne souffrent plus et que nous allons volontairement replonger dans la douleur et le désespoir. Mais c'est la loi de la nature, Sullivan ! M^me^ Atomos utilise peut-être le Rhode Island comme base d'essai avant de prolonger la vie de tous les Américains. Si elle réussissait, ce serait une catastrophe !

— Tout de même, s'insurgea Sullivan, cette fois, on ne peut lui reprocher d'assassiner les gens !

Soblen intervint soudainement, avec une vigueur inhabituelle.

— Je connais bien ce problème, messieurs, et je puis vous affirmer que M^me^ Atomos tuera plus de monde en prolongeant la vie qu'elle n'en a tué jusqu'à maintenant ! Mon ami, le sociologue Philip Hauser, de l'université de Chicago, vient de faire une très sérieuse étude à ce propos. Dans l'état actuel des choses, il déclare que si rien n'est fait pour limiter les naissances, la population mondiale, qui est cette année de quelque trois milliards trois cents millions d'individus, atteindra à la fin du siècle le total incroyable de sept milliards quatre cents millions d'âmes ! Hauser a indiqué que sept nations (Chine, Inde, U.R.S.S., États-Unis, Indonésie, Pakistan et Japon) comptaient en 1960 un total d'un milliard sept cent cinquante millions d'habitants, soit 60 pour cent de la population mondiale, et que seulement quelque chose d'aussi improbable qu'un miracle pourrait empêcher ces sept pays d'atteindre en l'an 2000 une population de trois ou quatre milliards de personnes, c'est-à-dire autant que le monde entier aujourd'hui(3) !

Soblen reprit sa respiration et poursuivit :

— Ce à quoi nous assistons en ce moment en Rhode Island, c'est-à-dire : famine, manque de logement, pénurie de l'emploi, peut se généraliser à la terre entière si rien n'est fait pour stopper cette terrifiante explosion démographique ! Or M^me^ Atomos accélère le mouvement ! En cela, elle est la plus grande criminelle du siècle, dépasse de loin en cruauté les effets des bombes atomiques de Hiroshima et de Nagasaki à cause desquelles elle poursuit justement les États-Unis de sa haine ! N'ayez donc pas de scrupules, Sullivan. Pour que le monde se porte bien, il est nécessaire que des gens continuent à mourir…

Un profond silence suivit le speech de Soblen, mais la sonnerie du téléphone et les staccatos des téléscripteurs vinrent rapidement replacer les quatre hommes dans le moment présent.

Près de la frontière nord, entre Wallum et Slatersville, des commandos armés s'attaquaient à l'armée qui interdisait l'entrée en Rhode Island. Commandos de malades n'ayant plus rien à perdre qui chargeaient parfois à la baïonnette et que les soldats devaient repousser sans ménagement.

Au sud, dans Rhode Island Sound, la Navy avait également fort à faire pour intercepter les innombrables embarcations qui tentaient de franchir le

blocus. L'amiral Greens annonçait qu'il était contraint de recourir à la force afin de faire respecter l'interdiction.

Au-dessus d'Usquepaugh, on avait repéré trois avions civils procédant à des parachutages. Les « immigrants » clandestins étaient tous des gens atteints de maladies incurables.

À l'intérieur de l'État, les attentats, les pillages et les agressions se succédaient à une cadence effarante à mesure que le jour déclinait. On défonçait les vitrines des magasins d'alimentation, on pénétrait de force chez ceux qui possédaient un appartement et on prenait leur place, la plupart du temps après une bagarre où beaucoup perdaient la vie.

Des groupes organisés circulaient en campagne, investissaient et pillaient les fermes, tuaient le bétail qui était instantanément dépecé et partagé, volaient le bois et le charbon, les légumes, l'argent quand il y en avait.

Des barricades s'élevaient sur les routes, sur les rails. On arrêtait les camions et les trains chargés d'un précieux ravitaillement destiné aux villes, et on les laissait repartir à vide.

Ailleurs, les cultures étaient ravagées, les stocks pillés en totalité sous les yeux de la police impuissante.

À minuit, un télex parvint au siège du F.B.I. : Importante colonne d'émeutiers (environ six mille hommes) se dirige sur Providence. Actuellement signalée à Esmond. Disposons d'aucun moyen pour l'arrêter. Attendons ordres.

Graham blêmit.

— Si cette colonne arrive jusqu'ici, dit-il, c'est la guerre civile…

Beffort le dévisagea et dit froidement :

— Pour les stopper, il faudra les tuer. Que décidez-vous ?

CHAPITRE VII

Graham demeura muet, figé, et ni Soblen ni Sullivan n'eurent le courage d'intervenir. La décision appartenait indubitablement au gouverneur de l'État, mais le sang coulerait quel que fût son choix.

— Il n'y a que deux solutions possibles, dit Beffort d'une voix tendue : vous laissez ces six mille hommes arriver jusqu'à Providence, et ils s'attaquent à la ville, pillent les magasins, les stocks de vivres, de vêtements, de combustibles, et ils repartent dans leur campagne après s'être emparés de véhicules pour transporter leur butin en laissant derrière eux les cadavres de ceux qui leur auront résisté. En agissant ainsi, vous feriez preuve de votre impuissance, et ce pillage créerait un dangereux précédent. L'autre solution consiste à opposer l'armée à cette révolte…

— Vous savez bien que je ne dispose pas des forces nécessaires ! Se défendit Graham.

— Un simple appel à Washington, et des troupes aéroportées seront larguées au point stratégique en moins d'une heure !

— L'armée ouvrira le feu !

À son tour, Beffort resta muet. Pour la deuxième fois depuis l'affaire de San Francisco(4), M^me^ Atomos réussissait à dresser des Américains les uns contre les autres. Aujourd'hui, les choses étaient plus graves. Tout se passait sur un territoire surpeuplé, déjà secoué par un profond malaise, et la plus petite étincelle pouvait mettre le feu aux poudres.

— Je crois, fit soudain Soblen, qu'il existe une troisième solution.

Tous pivotèrent vers lui.

— Parlez, doc, demanda Beffort.

— À l'instant, vous avez dit que, sur simple appel, Washington était prêt à larguer des troupes au point stratégique. Au lieu de cela, pourquoi ne pas larguer sur les manifestants deux ou trois tonnes de vivres, de vêtements, de combustibles ? Dans le fond, c'est ce qu'ils demandent, n'est-ce pas ?

Beffort, Graham et Sullivan en restèrent bouche bée, puis le gouverneur se secoua, bondit sur le téléphone. En trente secondes, il fut en ligne. En deux minutes, il expliqua la situation et obtint sans peine l'accord du gouvernement. Lorsqu'il raccrocha, il savait qu'une cinquantaine d'avions cargos décolleraient à pleine charge de divers aérodromes des États voisins.

Si tout allait bien, des tonnes de vivres, de vêtements, de combustibles et de matériel seraient larguées au-dessus des manifestants dans les soixante minutes qui suivraient.

Beffort regarda la carte, grimaça.

— Esmond n'est qu'à quelques miles de Providence. Espérons que les avions arriveront à temps… Sullivan, voulez-vous voir où se trouve actuellement la colonne ?

Sullivan quitta la pièce, se renseigna par radio, revint très vite, la mine longue.

— Esmond est à feu et à sang, fit-il, oppressé. J'ai pu obtenir le commissariat central qui est assiégé par un millier d'émeutiers. Ils veulent des armes, ils ont déjà dévalisé les armureries de la localité, se sont emparés de voitures, de camions. Leur but final est Providence, et plus précisément la maison du gouverneur…

Graham sursauta, pâlit, mais ne fit aucun commentaire.

— Leur nombre ne fait que croître, continua Sullivan, et j'ai bien peur que les parachutages de vivres ne suffisent pas à les arrêter. D'après les derniers renseignements, il semble même qu'il soit trop tard pour ouvrir des négociations. Les émeutiers sont conscients de leur force, savent que l'armée ne se dressera pas contre eux de gaieté de cœur, que le gouvernement de Washington hésitera à les traiter en ennemis. En bref, la guerre civile paraît désormais inévitable !

Beffort serra les dents, alla ouvrir la fenêtre. Le froid pénétra aussitôt dans la pièce, et des rafales de neige s'écrasèrent sur le plancher. Dehors, les voitures circulaient difficilement. Les piétons, qui erraient encore dans les rues malgré l'heure tardive, glissaient et s'enfonçaient jusqu'aux genoux dans l'épaisse couche de neige qui recouvrait tout.

— Ce que nous ne pouvons faire, dit-il, les éléments le feront. Si ce mauvais temps persiste, plus personne ne pourra se déplacer autrement que sur le ventre dans tout le Rhode Island. Attendons.

---oOo---

Du côté des émeutiers, rien n'allait aussi bien que le prétendait le rapport du commissariat central d'Esmond. En fait, tous ces gens crevaient de faim, de froid et de fatigue, luttaient réellement pour tenter de sauver leur vie. Parmi eux, il y avait des femmes et des enfants en bas âge. Ces sacrés nourrissons qu'il fallait nourrir en tant que tels, protéger du froid et transporter partout dans des poussettes et quelquefois dans ses bras.

En six mois, c'était fou ce qu'il y avait eu de naissances en Rhode Island ! Bien sûr, les bébés avaient été procréés avant l'intervention de M^{me} Atomos, mais en raison de leur petite taille (très exactement celle qu'ils avaient en voyant le jour.) il semblait qu'il s'agissait là d'une génération spontanée s'étant produite dans les minutes précédentes.

Sous la neige et dans le froid intense, tout ce petit monde vagissait, s'agitait, venait ajouter aux soucis des parents déjà terriblement secoués une angoisse supplémentaire dont ils se seraient bien passés. Puis, les hommes devenaient des loups. Ils devaient défendre leur famille, oubliaient qu'ils s'étaient mis eux-mêmes dans cette situation désespérée, accusaient le gouverneur de l'État de ne pas avoir pris à temps les mesures qui s'imposaient.

Comme toujours, la foule ignorait l'intérêt général, ne voyait que les cas particuliers, et plus spécialement ses problèmes personnels, et cherchait évidemment un bouc émissaire. Or Graham était tout désigné pour tenir ce rôle, et c'est pourquoi la foule marchait sur Providence.

« Marche » était d'ailleurs un bien grand mot. « Reptation » eût été plus juste, car, ainsi que Beffort l'avait prévu, les éléments déchaînés commençaient à rendre toute avance difficile.

Dans Esmond, c'était la panique, aussi bien chez les émeutiers que chez les habitants de la petite ville. Les attaqués étaient devenus attaquants, rendaient coup pour coup, faisaient mieux que se défendre. Dans la nuit, la bataille devenait confuse, virait souvent au corps à corps. Une incroyable mêlée où il était compliqué de savoir de quel bord était l'ennemi et qui opposait fréquemment les membres d'un même clan.

Au nord de la cité, une bande avait fait un feu alimenté par des débris de granges, de hangars, puis les flammes avaient échappé à leur contrôle, s'étaient rapidement étendues aux plus proches bâtiments qu'elles dévoraient allègrement, alors que les pompiers étaient bloqués au centre de la ville.

Certains immeubles étaient tombés aux mains des émeutiers après de sanglantes échauffourées. On avait occupé les appartements, vidé les réserves alimentaires, poussé les feux afin de lutter contre le froid. Maintenant, il fallait défendre ces positions contre ceux qui continuaient de lutter dans la rue avec femmes et enfants. De petits groupes s'étaient formés spontanément, tentaient de survivre en tiraillant contre d'autres groupes tout aussi paniqués et qui défendaient également leur vie.

Hors d'Esmond, sur la route menant à Providence, la colonne s'était reformée. Là, on se reconnaissait parce qu'on allait dans la même direction et qu'on poursuivait le même but, mais personne ne pouvait être sûr que les participants étaient bien ceux venus des campagnes quelques heures auparavant. Dans Esmond s'était produit un mélange, un brassage invraisemblable de foules dont la haine et le désespoir étaient le seul point commun. Un « émigré » venant du Texas marchait à côté d'un natif du Rhode Island, peut-être après s'être battu contre lui, et ne cherchait pas à en savoir davantage, car leurs souffrances étaient communes.

Cette colonne avançait avec une lenteur lamentable. Elle disposait de voitures, de camions, d'une foule d'autres véhicules de toutes sortes volés aux premières heures de la bataille d'Esmond, mais que la neige et le froid rendaient considérablement inefficaces. En tête du convoi, trois lourds camions chargés à ras de bord essayaient d'ouvrir le chemin. Leurs roues creusaient la neige fraîche, atteignaient la couche que le froid avait durcie, patinaient interminablement dans les hurlements de moteurs poussés à fond. Alors, les hommes descendaient des plateaux balayés par un vent glacial, poussaient les lourds véhicules sur quelques mètres, remontaient lorsque l'élan était suffisant. Les camions effectuaient un court trajet, s'immobilisaient de nouveau, et tout était à refaire.

L'essence baissait dans les réservoirs, les forces des hommes déclinaient en même temps que leur courage, mais la tempête persistait et paraissait même redoubler de violence. À deux heures du matin, les trois camions de tête se mirent en travers de la route, en pleine campagne, et il fut impossible de les faire repartir. L'un était à court de carburant, l'autre se trouvait coincé

dans le fossé et le dernier qu'on avait voulu diriger à travers champs, était enfoncé jusqu'aux moyeux dans le second fossé.

Entre-temps, les avions cargos avaient accompli la mission dont les avait chargés Washington. Malheureusement, et à cause des mauvaises conditions atmosphériques, les parachutages s'étaient produits assez loin du lieu prévu, du côté de Georgiaville, sur un campement d'émigrés tranquilles et résignés. Cette manne miraculeuse avait réveillé les appétits, stimulé les hésitants et, comme il n'y avait pas assez de vivres pour tous, on se battait maintenant pour un quignon de pain. Finalement, et sur tout le territoire, M^me^ Atomos marquait des points.

---oOo---

Owen Bernitz baissa le canon de son fusil paralysant et dit :

— Ça va, Old, tu peux stopper ton tacot.

Old Lucky vira dans la cour de la ferme des Smith, coupa le contact de la jeep, serra le frein à main. À l'arrière de la voiture, Ralf Stuton et Art Baxer baissèrent également leurs armes. Pour arriver jusque-là, les quatre hommes de la force « Dragon Vert » avaient dû s'ouvrir un chemin dans la masse haineuse qui encombrait les routes et les champs. Les quatre anciens tueurs étaient heureusement des êtres de sang-froid et n'avaient jamais utilisé les mitraillettes cachées sous des housses imperméables, au pied des sièges.

Dans leur long sillage, celui qui menait de Providence à la demeure des Smith, non loin de Coventry, il y avait malgré tout quelques cadavres et beaucoup de corps inertes. Les fusils paralysants avaient couché les hommes à terre pour une soixantaine de minutes, mais les roues de la jeep n'avaient pas toujours pu les éviter… Old Lucky s'était néanmoins efforcé de limiter les dégâts, sachant fort bien qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Maintenant, sous la neige et par un froid mordant, Owen Bernitz examinait la ferme apparemment déserte. Là aussi, il y avait eu bagarre. Si le corps principal du bâtiment était intact, les dépendances n'étaient plus que cendres. Les émeutiers avaient dû attaquer les Smith qui s'étaient barricadés derrière les murs épais de la ferme, ripostant sans doute à coups de fusil de chasse, réussissant à protéger l'habitation mais pas le bétail ni les autres bâtiments.

Sous la neige, on devinait une dizaine de cadavres raidis, et les murs de la ferme étaient criblés de balles. L'alerte avait été chaude, la riposte

extrêmement violente, car personne n'avait osé s'installer auprès de l'habitation.

Owen Bernitz s'avança vers la solide porte, et Art Baxer lui lança :

— Fais gaffe, Owen ! Le mec qui est là-dedans pourrait te canarder sans sommation !

Owen opina, avança encore en serrant son fusil entre ses mains que le froid engourdissait, donna un coup de crosse contre le battant. Sous le choc, la porte s'ouvrit, dévoila un spectacle inattendu : la maison avait été pillée, les Smith assassinés, et toute la partie arrière de la construction s'était écroulée en même temps qu'une bonne moitié du toit. Si la façade semblait intacte, la salle principale et les autres pièces s'ouvraient directement sur la campagne, laissaient pénétrer la neige et le froid jusqu'au seuil de la porte où se tenait Owen Bernitz.

Au milieu des ruines, Bob Smith, sa femme Jeanne et le petit John dormaient de leur dernier sommeil. Owen mordit son mégot de cigare, referma la porte machinalement, revint lentement vers la jeep.

— Alors ? demanda Ralf Stuton.

Owen s'assit sur le siège avant, rabattit la portière en toile et mica, regarda pensivement le double faisceau des phares où les rafales de neige tourbillonnaient, et dit :

— Personne ne pourra nous donner de tuyau chez les Smith. Va falloir qu'on se débrouille tout seul, les gars…

— Okay ! grogna Baxer. On commence par quoi ?

— On commence par éteindre les phares, fit Owen en scrutant la nuit avec méfiance. J'ai dans l'idée qu'on pourrait bien essayer de nous piquer la bagnole.

Old Lucky coupa les lumières, s'empara de sa mitraillette.

— Cette fois, on ne fait plus de cadeau, hey ?

— Pas le temps, approuva Owen. Tu restes auprès du tacot et tu tires sur tout ce qui bouge. Nous, on va aller explorer le coin… Si t'as des ennuis, tu files un ou deux coups de klaxon. Okay ?

— Okay !

Owen Bernitz, Baxer et Stuton descendirent après avoir pris les armes, se déployèrent silencieusement autour de la ferme. Old Lucky les regarda disparaître dans les ténèbres, se mit à surveiller les environs immédiats. La jeep était une voiture de l'armée prêtée par la base de Providence sur ordre de Sullivan. Elle était équipée d'un émetteur-récepteur, et Lucky n'avait

qu'un geste à faire pour être en communication par radio avec le Q.G. de Beffort. D'autres membres de la force « Dragon Vert » sillonnaient le pays à bord de semblables véhicules, pouvaient également entrer en contact avec Beffort en cas d'urgence.

Trois cents hommes répartis par équipes de quatre. Cela ne faisait que soixante-quinze voitures pour prospecter une région assez vaste et incroyablement surpeuplée. Les hommes de la force « Dragon Vert » étaient des durs triés sur le volet, mais la tâche qu'ils devaient accomplir était écrasante.

En tout cas, Owen Bernitz n'y pensait pas en progressant lentement dans la neige. Il se disait simplement que l'affaire était salement compliquée, se parlait à lui-même, à mi-voix, dans le langage imagé mais pas très convenable qu'il affectionnait.

— Mon pote, t'es dans la m… jusqu'au cou. Dégoter les bidules de la mère Machin quand y fait beau, c'est déjà pas du billard, mais dans cette purée, ça vire à la c… rie ! Avec cette neige, j'peux marcher dessus sans m'en apercevoir, tourner en rond pendant des heures comme une andouille… Le boss a dit qu'il fallait chercher dans les arbres… À mon avis, ça tient pas en l'air ! Ils sont trop déplumés pour que la mère Machin y ait planqué ses vacheries d'appareils… Pour moi, elle a creusé !

Il s'arrêta pour réfléchir à la question. S'il était sur la bonne voie, il devenait évident que M^me^ Atomos n'avait pas enfoui ses appareils dans les terres cultivables.

Bernitz quitta le champ qu'il inspectait, s'enfonça dans les broussailles, décrivit un vaste cercle. Il marcha pendant trente minutes avant de tomber sur Art Baxer qui était en arrêt devant un carré de terre où, bizarrement, la neige fondait avant de toucher le sol.

CHAPITRE VIII

Eddy Witturst avait demandé et obtenu l'autorisation de se livrer à une enquête personnelle, en marge des recherches entreprises par la force « Dragon Vert » et le F.B.I. local.

Witturst détestait avancer dans le noir. Pour lui, une enquête commençait là où il y avait un début de piste. Cette piste se trouvait donc dans la résidence de Graham, était personnifiée par la cuisinière japonaise qui s'était enfuie à la première apparition de Beffort.

Witturst achevait de perquisitionner au rez-de-chaussée et commençait à désespérer lorsqu'il tomba sur une porte qui conduisait à la cave. Dès le départ, un fait auquel personne ne semblait avoir prêté attention l'avait choqué : c'était la manière dont la cuisinière japonaise avait usé pour quitter les lieux sans se faire repérer par les policiers qui surveillaient la résidence.

Celle-ci était entourée de grilles infranchissables à moins d'utiliser une échelle. Or, Witturst s'en était assuré, aucun objet de ce type n'était appuyé à la clôture. Comme les policiers de garde n'avaient remarqué personne, la disparition de la cuisinière tenait du prodige.

Witturst ne croyait pas aux miracles.

Il donna la lumière, descendit prudemment l'escalier s'enfonçant dans le sous-sol, dégagea le pistolet paralysant de son holster. La cave était immense, mais peu encombrée. Witturst avança doucement, l'œil aux aguets, contourna une rangée de classeurs supportant des dossiers poussiéreux, se trouva sous le soupirail qui donnait sur le parc. Ce dernier marquait approximativement le milieu de la cave, laissait passer le sourd grondement qui venait de la ville toujours en ébullition malgré l'heure

tardive. À part ce bruit, Witturst n'entendait rien et avait un peu la sensation de se mouvoir dans un caveau situé au centre d'un cimetière.

Witturst n'était pas particulièrement émotif. Il se demanda derechef pourquoi cette idée macabre lui était venue, puis, presque aussitôt, il prit conscience de l'odeur… Une odeur fade, à peine perceptible mais bien réelle et qui flottait autour de lui sans qu'il fût en mesure d'en déterminer la source.

Se déplaçant silencieusement, le G'man fit le tour de la cave sans rien découvrir d'anormal, revint au bas des marches, huma l'air. De là, il ne sentait plus ce remugle écœurant, en déduisit logiquement qu'il devait provenir de l'autre extrémité du sous-sol.

Il foula de nouveau la terre battue, arriva au mur du fond, réalisa que l'odeur était beaucoup plus nette en cet endroit. Cependant, l'emplacement était absolument vide, ne comportait ni porte ni soupirail.

Witturst tâta les murs sans conviction, cherchant par acquit de conscience et aussi parce qu'il fallait bien que cette odeur vienne de quelque part. Ses doigts coururent sur le béton granuleux, sentirent une mince aspérité, la suivirent. Cela formait un cercle d'environ quatre-vingts centimètres de diamètre, parfaitement invisible dans la pénombre qui régnait au fond de la cave. Le G'man battit du briquet, distingua mieux la ligne ténue délimitant ce curieux cercle trop parfait pour s'être créé spontanément dans le béton.

Witturst frappa le centre du cercle de la crosse de son pistolet, obtint un son plein, réitéra vainement sur toute la surface de cette bizarre cible.

Cela ne sonnait pas le creux, et un autre que Witturst aurait certainement abandonné. Mais le G'man était têtu, incroyablement tenace. En combattant M^me^ Atomos, il avait appris à quel point la terrible femme affectionnait les souterrains, les galeries, les tunnels, et avec quelle diabolique ingéniosité elle savait en dissimuler les orifices.

Puis la cuisinière japonaise avait disparu trop vite, sans laisser de traces, comme engloutie par la terre…

Patiemment, Witturst se mit à chercher une anomalie quelconque sur le sol, les murs et le plafond de la cave. Si le cercle était l'entrée d'un tunnel, on devait aussi bien pouvoir le manœuvrer d'un côté que de l'autre.

En trente minutes, le G'man secoua tout ce qui pouvait être secoué, pressa sur une énorme quantité d'aspérités, essaya de faire pivoter les objets qui tenaient aux murs sans obtenir de résultat.

Finalement, il s'assit sur une marche, réalisa soudainement qu'une cuisinière se tient généralement dans sa cuisine, que cette dernière pièce se trouvait située très exactement au-dessus de la cave et que…

Il remonta au rez-de-chaussée à toute allure, fureta fébrilement dans la cuisine, découvrit ce qu'il cherchait dans le placard aux balais : un contact à demi caché par une étagère d'où partait un fil qui traversait le plancher. Witturst commuta, redescendit au galop, arriva dans la cave à l'instant précis où le cercle de béton pivotait doucement à l'intérieur d'un étroit boyau.

Witturst s'y engagea sans hésiter, fut suffoqué par l'odeur atroce que dégageait la dépouille d'un chien en pleine décomposition. La bête avait le crâne éclaté, était morte depuis au moins six mois. Witturst l'enjamba, sursauta lorsque la porte circulaire se referma automatiquement dans son dos, se retrouva brusquement en pleine obscurité. Il ralluma son briquet, avança aussi vite que le permettait la flamme chancelante. Le boyau était solidement étayé, mais la terre s'effritait néanmoins par endroits, formait sur le sol des petits tas meubles dans lesquels étaient imprimées des traces de pas.

C'était évidemment par là que la cuisinière japonaise avait pris la fuite. Les empreintes de chaussures étaient petites, à peine marquées, comme si la femme avait couru.

Witturst poursuivit sa route, la main serrée sur la crosse de son pistolet paralysant. Il parcourut une cinquantaine de mètres, buta contre une échelle dressée contre la paroi qui terminait le boyau.

Toujours prudent, il éteignit son briquet, monta les échelons dans les ténèbres, heurta de la tête une large et lourde plaque de bois. Au toucher, cela pouvait être une trappe. Des ferrures métalliques, des gonds…

Witturst écouta longuement, n'entendit aucun bruit, poussa la trappe des épaules. Une seconde plus tard, il prenait pied dans une pièce étroite qui devait être un ancien débarras et qu'un rai de lumière provenant d'un vasistas éclairait pauvrement.

Le G'man referma lentement la trappe, grimpa sur un tabouret bancal, jeta un coup d'œil à travers la vitre crasseuse du vasistas. Il vit d'abord la source de lumière : une archaïque lampe à huile posée à même le parquet. Puis son regard dévia, se posa sur un lit où dormait paisiblement une femme brune, encore jeune, visiblement de race jaune.

Witturst grimaça un sourire. Par un coup de chance extraordinaire, et s'il ne se trompait pas, il venait de retrouver la cuisinière du gouverneur Graham !

---oOo---

À des miles de Providence, sous la tempête de neige, Owen Bernitz et Art Baxer contemplaient avec stupeur la mince bande de terre où la neige ne tombait pas. Un triangle de trois mètres sur deux, sec et tiède, encore couvert d'herbe verte, comme en plein mois de juillet !

— Par ce temps, souffla Baxer, on aurait envie de s'y étendre pour piquer un somme, eh ?

— Un truc à ne pas faire, grogna Owen en mâchouillant son mégot de cigare, tu risquerais d'être transformé en cendres…

Baxer fit un pas en arrière, s'accroupit.

— Tu crois qu'on a dégoté le pompon ?

— File jusqu'à la bagnole, éluda Owen, et dis aux autres de se radiner avec les explosifs. Quand on aura fait sauter ce truc, je te répondrai. Parole !

Baxer se releva, s'enfonça dans la nuit au pas de course.

Cinq minutes passèrent, puis le moteur de la jeep ronfla tout près, s'éteignit. Il y eut un instant de silence, puis Art Baxer, Ralf Stuton et Old Lucky apparurent. Ils portaient des barres à mines, une pelle, une pioche, un chapelet de cartouches de dynamite et une grosse lampe à piles.

— Alors, clama Stuton, cette fois, ça y est !

— Ta g… ! ragea Owen. Quand on va faire une vacherie à la mère Atomos, vaut mieux la fermer ! Passe-moi une barre au lieu de jouer les c… !

Stuton comprit que c'était sérieux, donna la barre à mines. Owen s'en empara, attaqua l'herbe verte avec douceur. Quelques mottes volèrent, dévoilèrent la terre grasse qu'une radiation mystérieuse rendait phosphorescente… Owen retira vivement la barre d'acier, recula précipitamment, le teint blafard.

— En arrière ! Ordonna-t-il. Il faut prévenir le boss avant de toucher à ce truc ! Lucky, à la radio !

Old Lucky fila entre les branches dénudées, sauta dans la jeep, laissa chauffer le poste tandis que Owen et les deux autres le rejoignaient.

— Alors, s'impatienta Owen Bernitz, ça vient ?

Lucky lança son indicatif, reçut une réponse immédiate du standard de Providence, se trouva soudain en communication directe avec Smith Beffort, expliqua la découverte que son équipe venait de faire.

— Il n'y a certainement aucun danger, assura Beffort, et le plus urgent est de détruire ce qui est enterré sous ce carré d'herbe. Avez-vous fait des sondages ?

— Rien, nous voulions d'abord votre avis.

— Vous l'avez ! Faites sauter et rappelez-moi ensuite !

— Okay ! Terminé.

Lucky coupa, descendit de la jeep. Art Baxer sourit.

— Il n'y a peut-être pas de danger, hey ?

Owen haussa les épaules, retourna vers le carré d'herbe, se mit à creuser sans un mot. Bientôt, Lucky et Stuton se joignirent à lui, puis Baxer se mit à son tour au travail. La terre phosphorescente crissait sous la pelle, s'effritait sous les coups de pioche et de barre à mines, perdait sa luminosité aussitôt qu'elle était détachée de sa masse.

Après dix minutes d'efforts, la pioche que maniait Stuton heurta sèchement une surface métallique. Le choc sonna comme un coup de gong et les quatre hommes se pétrifièrent.

— Nous y sommes, souffla Owen dont le front ruisselait malgré le froid, maintenant, il faut y aller doucement.

Il prit la pelle, attaqua la terre au ras de la plaque métallique qui luisait de manière menaçante. La grosse lampe jetait une lueur blême et rasante sur la fosse et révéla soudainement six tiges en forme d'antenne qui effleuraient manifestement le sol avant le début des travaux. C'était sans doute de ces tiges que partaient les ondes mystérieuses et bénéfiques dont les habitants de l'État avaient ressenti les effets. L'appareil que Bernitz observait ne devait couvrir qu'un périmètre relativement restreint. Ailleurs, il y en avait d'autres qu'il faudrait dénicher et détruire un à un, sans même prendre le temps de comprendre leur mécanisme.

Owen redoubla d'efforts, dégagea complètement la plaque qui était semblable à un capot de moteur mais d'où aucun bruit ne s'échappait, et dit en se relevant :

— À vous, les gars ! Creusez en profondeur, le long d'un des côtés. Je prépare les explosifs.

Lucky, Stuton et Baxer prirent sa place. Owen détacha quatre cartouches dont il relia les mèches à un cordon plus long. Il terminait ses nœuds

lorsqu'il eut conscience d'un changement imperceptible dans l'atmosphère qui l'entourait. C'était aussi fugace que de passer de l'ombre au soleil, mais Owen en ressentit une gêne très sensible.

Il jeta un regard circulaire, n'observa aucune modification. Lucky, Stuton et Baxer creusaient toujours sous le halo terne de la lampe à piles. Le froid était aussi vif. La neige tombait peut-être un peu moins fort…

Soudain, Owen s'aperçut que les six antennes s'enfonçaient lentement dans l'espèce de capot que formait la plaque métallique. En même temps, la luminosité que celle-ci dégageait diminuait d'intensité. Tout cela se déroulait en douceur, sans changement brutal, au point que les compagnons d'Owen, qui étaient cependant sur place, ne s'étaient encore pas avisés de la chose.

— Laissez tomber !

Stuton, Baxer et Lucky se tournèrent vers Owen.

— Qu'est-ce qui te prend ? grogna Baxer. Nous avons presque terminé…

Stuton et Lucky ne discutèrent pas. Ils lâchèrent les outils et sortirent du trou avec une hâte qui en disait long sur leur anxiété. Baxer rigola.

— Non ! Vous paniquez, les gars !

Owen rafla une mitraillette, la braqua sur Baxer.

— Arrive ici, Art, gronda-t-il. Tout de suite !

Baxer vit que Owen ne plaisantait pas, bondit hors du trou en lâchant sa barre à mines, suivit machinalement Owen et les deux autres qui reculaient rapidement vers la jeep.

— Bon Dieu ! Tu vas t'expliquer ?

Un sifflement jaillit dans la nuit, stridula longuement comme un avertissement, et une mince langue de feu dansa au-dessus du trou.

— À terre ! hurla Owen.

Les réflexes acquis pendant l'entraînement jouèrent instantanément et les quatre hommes plongèrent à l'abri du plus proche talus. Deux secondes coulèrent dans un profond silence, et Baxer releva la tête, observa Owen.

— Tu t'attendais à quoi ?

— Ferme ça et planque-toi !

Baxer rentra derechef la tête dans les épaules, sentit que le sol vibrait sous lui. À la même seconde, une fantastique déflagration ébranla l'air, et un souffle brûlant passa au-dessus des quatre hommes, balaya la neige, brisa les arbres et les taillis. Une tornade puissante, chargée d'éclats d'acier, de métal chauffé à blanc, détruisant tout sur son passage…

Puis le silence retomba, l'air se stabilisa et la neige cessa ses tourbillons. Owen se redressa, les oreilles bourdonnantes, et regarda autour de lui. Sur deux cents mètres de rayon, tout avait été soufflé. La jeep reposait dans un trou, roues en l'air, et sa capote de toile achevait un long vol plané, descendait en se dandinant grotesquement vers le sol ravagé.

— Eh bien… cracha Baxer.

Owen marcha en direction du trou où l'appareil de M^me^ Atomos était enterré, vit un immense cratère absolument vide. La grosse lampe à piles, miraculeusement épargnée, lançait sa lueur blême vers le ciel. Owen la ramassa, chercha les barres à mines. Il n'en retrouva qu'un mince fragment à demi fondu et aussi tordu qu'une épingle à cheveux…

— Terrifiant ! fit tranquillement Old Lucky.

Owen opina, continua son inspection. Il cherchait un débris de l'appareil, une trace quelconque qui prouverait matériellement à Beffort que lui et ses hommes n'avaient pas rêvé. Mais ses efforts furent vains. La machine avait sans doute le pouvoir de se détruire automatiquement lorsqu'on la déterrait.

Ultime précaution de M^me^ Atomos.

Depuis que Beffort et Soblen lui avaient volé la composition du rayon paralysant, la sinistre femme se méfiait, préférait désintégrer ses inventions plutôt que de les voir tomber aux mains de la force « Dragon Vert ».

Mais c'était une arme à double tranchant. En effet, il était désormais inutile de transporter avec soi des explosifs. Il suffisait de repérer les endroits vides de neige, de creuser jusqu'au moment où les antennes télescopiques rentraient dans leur logement et de vider les lieux.

Une simplification appréciable dont M^me^ Atomos était directement mais involontairement responsable !

CHAPITRE IX

Afin d'éviter toute résistance, Eddy Witturst avait plongé la Japonaise dans un sommeil plus profond en la soumettant à un bref rayonnement de son pistolet paralysant. Après quoi il s'était mis en rapport avec le Q.G. de Beffort, et Sullivan avait envoyé une ambulance pour transporter la femme.

Maintenant, elle revenait lentement à elle dans un lit de l'infirmerie. On savait déjà qu'elle se nommait Yukiko Kimura, qu'elle était née trente ans auparavant à Tokyo et qu'elle ne résidait aux États-Unis que depuis huit mois. Son passeport était en règle, son visa valable pour quatre ans, et elle avait un certificat de vaccination antivariolique…

— Rien à lui reprocher à première vue, commenta Beffort.

— Sauf d'avoir quitté la maison Graham par un souterrain où se décomposait la dépouille d'un chien, fit Sullivan. Au fait, ce chien ?

Witturst alluma une cigarette.

— Il appartenait à Graham, dit-il en surveillant Yukiko Kimura dont les paupières battaient.

— Depuis quand avait-il disparu ?

— Graham prétend qu'il ne s'en souvient pas avec exactitude, mais pense que cette disparition a précédé de peu le départ de sa femme et des domestiques. À l'époque, il ne faut pas oublier que Graham se trouvait plus ou moins sous l'influence de M^me^ Atomos.

— Cela reste à prouver, fit Sullivan. Théoriquement, cette Yukiko Kimura travaille pour M^me^ Atomos et possède probablement un redoutable pouvoir hypnotique dont elle s'est servie pour museler la volonté de Graham. On peut même la soupçonner d'être responsable du départ des

domestiques et de M^me^ Graham, mais si elle reste muette, personne ne pourra rien prouver contre elle.

Beffort fit signe au G'man de se taire, car la Japonaise se redressait avec stupeur. Elle examina l'infirmerie d'un œil dilaté, dévisagea enfin les trois hommes qui se tenaient à son chevet et demanda, dans un anglais parfait :

— Où suis-je ?

C'était si classiquement banal que Beffort faillit sourire. Il paria mentalement que les banalités allaient continuer, gagna son pari quand Yukiko Kimura fit :

— Que m'est-il arrivé ?

— Vous êtes tombée de votre lit, répondit Beffort sans rire.

La femme fronça les sourcils.

— Je vous demande pardon…

— Vous êtes tombée de votre lit, répéta Beffort, très flegmatique, et avez malencontreusement renversé la lampe à huile posée sur le plancher. Le feu s'est propagé avec rapidité et vous n'avez dû votre salut qu'à l'intervention providentielle d'une patrouille de police. Vous n'êtes même pas blessée.

— Dans ce cas, murmura la femme qui paraissait méfiante, pourquoi m'avoir transportée dans cet hôpital ?

— Vous dormiez si profondément, assura Beffort, que cela nous a inquiétés. Maintenant, nous nous demandons si quelqu'un ne vous aurait pas administré un narcotique avant de renverser la lampe pour faire croire à l'accident… Hum ! Cela est un peu rocambolesque, mais votre sommeil n'était pas naturel, n'est-ce pas ?

Le regard de la Japonaise se posa sur la pendule fixée au mur de la salle, devint extrêmement pensif. Elle ignorait évidemment que Witturst était à l'origine de ce profond sommeil, devait se poser une foule de questions à ce propos.

— De plus, ajouta perfidement Beffort, et compte tenu du fait que votre porte était fermée de l'intérieur, nos hommes ont cherché comment votre agresseur avait pu s'introduire et partir de chez vous. Or, ils ont découvert qu'un passage souterrain reliait votre placard à une cave du voisinage !

La Japonaise resta de marbre, mais son regard se troubla.

— Un souterrain ?

Beffort sourit plus largement.

— Le plus extraordinaire, fit-il avec gentillesse, c'est que ce tunnel aboutit à la maison de votre ex-employeur, le gouverneur Graham !

Cocasse, non ?

Curieusement, et d'une manière réellement inattendue, Yukiko Kimura sourit à son tour. Ainsi, elle devenait très séduisante et il émanait d'elle un magnétisme auquel aucun des trois hommes ne prit garde.

— Je vais vous expliquer, dit-elle d'un ton persuasif. En vérité, je travaille pour M^me^ Atomos qui m'avait ordonné de diriger les actes du gouverneur Graham. Ce tunnel devait me permettre de fuir en cas de danger, ce que j'ai fait, lorsque vous vous êtes présenté, monsieur Beffort.

— Vous avouez bien rapidement ! articula Beffort d'une voix aimable. Cela me surprend.

— Pourquoi nier ? Vous êtes tous très intelligents, et il est évident que vous savez déjà à quoi vous en tenir sur le rôle que j'ai joué dans cette affaire. J'espère que vous admettrez néanmoins que ma responsabilité est largement atténuée, lorsque vous saurez que M^me^ Atomos m'a menacée de mort pour obtenir ma collaboration. En fin de compte, je suis aussi une victime…

Beffort, Witturst et Sullivan estimèrent, en leur for intérieur, qu'elle avait raison.

— Vous savez, continua Yukiko Kimura, je vivais tranquillement à Tokyo quand M^me^ Atomos m'a contactée. Ce n'est pas de gaieté de cœur que je suis venue aux États-Unis, mais bien pour échapper à la menace qui pesait sur moi. Mon cas n'est pas le premier. Avant moi, il y a eu Miss Atomos, Catherine Lomakine et d'autres dont j'ignore les noms. Personne ne travaille volontairement pour l'organisation Atomos…

Elle s'interrompit en conservant son sourire, observa attentivement les trois hommes, vit instantanément qu'ils commençaient à subir l'effet de son pouvoir hypnotique. Si tout se passait bien, Yukiko Kimura savait qu'ils n'hésiteraient pas à se jeter par la fenêtre si elle en donnait l'ordre…

— Je ne suis qu'une pauvre femme, continua-t-elle d'un ton monocorde, et ce n'est pas contre moi que devra s'exercer la justice de votre pays. Celle qu'il faut juger, c'est M^me^ Atomos, à condition qu'elle soit bien la criminelle que l'on imagine… Car, finalement, elle ne fait que se venger… Sa famille a été tuée par les bombes atomiques américaines lâchées sur Hiroshima et Nagasaki lors de la dernière guerre mondiale et…

Smith Beffort comprenait que Yukiko Kimura était en train de l'endormir, ainsi que ses compagnons, mais ne pouvait déjà plus lutter contre l'espèce d'engourdissement cérébral qui le gagnait. C'était un peu comme si son

cerveau se fût détaché de son corps, devenant incapable de contrôler sainement la situation. Une espèce de panne locale, s'étendant à certaines cellules de son encéphale et dont le brusque arrêt paralysait l'ensemble des centres nerveux. En fait, Beffort éprouvait la sensation de s'être dédoublé. D'une part, il y avait l'homme qui approuvait tout ce que disait la Japonaise, de l'autre subsistait le Beffort habituel, mais sa résistance déclinait de seconde en seconde.

— Des milliers et des milliers de morts, disait Yukiko Kimura, des centaines de maisons détruites en quelques secondes représentent le plus grand crime de l'humanité. Le Japon était déjà battu. Cette démonstration de force était inutile, ne pensez-vous pas ?

Sullivan hocha la tête, dit d'une voix sourde :

— C'était inutile et cruel.

— Pas digne de nous, murmura Witturst.

Comme Beffort demeurait muet, la Japonaise l'interrogea tout spécialement, car elle sentait chez lui une résistance inaccoutumée.

— Et vous, monsieur Beffort ?

Les muscles de Beffort se contractèrent, et il répondit malgré lui :

— C'est en effet un grand crime…

Puis il ajouta :

— Mais c'était la guerre.

Le regard de Yukiko Kimura flamboya. M^me^ Atomos avait bien raison de se méfier de cet homme. Il possédait une volonté formidable, car jamais personne n'avait résisté au pouvoir de persuasion de Yukiko.

— Monsieur Beffort, vous êtes fatigué et ne pouvez plus tenir un raisonnement cohérent. Vos amis vont vous ramener chez vous. Levez-vous, je vous prie.

Les trois hommes se levèrent. Yukiko désigna la fenêtre, située au quatrième étage, et dit :

— Sortez par cette porte…

À cette seconde précise, le docteur Soblen entra. Il braqua un fusil paralysant sur la Japonaise, pressa la détente. Il ne se produisit ni détonation ni flamme, mais Yukiko Kimura sursauta et s'écroula aussitôt sur son oreiller.

Soblen déposa son arme, bondit sur les trois hommes qui avançaient lentement vers la fenêtre, se mit à hurler, tout en les secouant sans ménagement.

— Réveillez-vous ! Ceci n'est pas une porte mais une fenêtre ! Allons ! Réveillez-vous !

Comme l'avait fait le gouverneur Graham, quelques heures plus tôt, Beffort parut émerger d'une sorte de coma. Il s'ébroua, fixa le petit docteur et dit :

— Doc, sans vous, je crois que nous y passions…

Soblen sourit.

— Je veillais au grain, ainsi que nous en étions convenus, Smith, souvenez-vous… En tout cas, à présent, nous tenons les preuves de la culpabilité de cette femme. C'est ce que vous vouliez, hey ?

---oOo---

Tandis que se déroulaient ces événements et que le jour approchait, la situation empirait dans tout le Rhode Island et aux limites extérieures de ses frontières.

En effet, des centaines de milliers de malades maintenus par l'armée dans le Connecticut et le Massachusetts n'étaient pas loin de considérer cette interdiction comme une atteinte directe à leur propre vie. Ignorant que le Rhode Island s'était transformé en chaudron de sorcière, ils tentaient envers et contre tous de franchir les barrages les coupant de cette région où devaient disparaître leurs souffrances.

Sous la neige et dans le froid très vif de cette fin de nuit, c'était à de véritables attaques de commandos que l'armée devait faire face. La frontière devenait un front où l'on s'entre-tuait à bout portant. La troupe, isolée entre les « émigrés » et les mutins des États voisins, devait être ravitaillée en munitions et en vivres par parachutages. Washington avait essayé de faire intervenir les blindés, mais le général Hiver stoppait les lourds véhicules en rase campagne, les engluait dans les encombrements, freinait leur progression avec une efficacité incroyable.

Puis, officiers et soldats répugnaient à combattre des compatriotes, ne se hâtaient pas de se rendre sur le théâtre des opérations.

Sur mer, dans Rhode Island Sound, l'escadre de l'amiral Greens n'avait malheureusement pas d'autre alternative que d'ouvrir le feu. À chaque instant, une vedette rapide ou un simple canot tentaient de franchir le blocus, ne stoppaient pas malgré les sommations. Dans la lueur fantomatique des projecteurs de bord, il fallait les couler, recueillir les

survivants, soigner les blessés. Une tâche peu ragoûtante qui écœurait les équipages déjà épuisés par cette interminable veille…

En ce qui concernait l'État lui-même, c'était le chaos. Malgré le froid intense et la famine, personne ne succombait. En cela, les appareils de M^me^ Atomos remplissaient parfaitement leur rôle, protégeaient merveilleusement la population contre les atteintes de la nature. Néanmoins, si toute mort naturelle était devenue impossible, rien ne pouvait empêcher une balle de fusil de remplir son office, ni le feu de consumer les chairs.

Là aussi, on se battait. Pour un peu de chaleur, pour un peu de nourriture, un bout de couverture…

En un seul point du territoire, les choses étaient rentrées dans l'ordre. Ce retour à la normale venait de se produire du côté de Coventry, dans un quadrilatère assez vaste qui englobait la ferme des Smith où tout avait commencé…

Après la fantastique explosion qui avait littéralement désintégré l'appareil découvert par Owen Bernitz et son équipe, les quatre hommes avaient remis la jeep sur ses roues. Aussitôt, et obéissant ainsi aux ordres de Beffort, Old Lucky s'était mis en rapport avec le standard de Providence. Lucky avait signalé que les appareils étaient réglés pour un travail d'autodestruction et qu'il suffisait de les déterrer assez largement. Après quoi les six antennes, rentraient dans le capot et provoquaient la déflagration.

Owen Bernitz s'était assuré, en gardant l'écoute, que le standard diffusait les renseignements aux autres équipes de la force « Dragon Vert », puis avait donné l'ordre de départ.

Maintenant, la jeep atteignait les faubourgs de Coventry. En cours de route, le silence et l'immobilité de groupes agglutinés dans les champs et sur les bords des chemins avaient frappé Owen et ses hommes. Dans la ville, ils comprirent enfin que cette passivité était due à la mise hors service de l'appareil.

Eux-mêmes ressentaient plus durement la morsure du froid et les effets de la fatigue. Mais ils étaient en bonne santé, réagissaient donc normalement à ce brutal « manque » d'ondes bénéfiques, ce qui n'était pas le cas des « émigrés ».

Privés du soutien de l'espèce de « calmant permanent » dont ils bénéficiaient depuis leur arrivée en Rhode Island, les malades replongeaient immédiatement dans leur état premier, s'apercevaient avec horreur

qu'ils n'étaient pas guéris mais que leur maladie avait simplement été mise en sommeil.

Ce réveil du mal se produisait de manière fulgurante, et il semblait que le retard accumulé depuis le passage de la frontière dans l'évolution de la maladie se trouvât comblé, d'un seul coup par un juste retour des choses, une normalisation de ce qui, depuis toujours, régissait l'existence humaine.

Partout donc, mais uniquement dans le périmètre encadrant la ferme des Smith, des centaines de malades succombaient soudainement, passaient de la vie à la mort avec une brutalité inouïe, comme fauchés par une invisible rafale.

Très vite, Owen Bernitz et son équipe constatèrent que ce coin du Rhode Island comptait plus de morts que de vivants, et que ceux qui restaient étaient trop affligés pour songer encore à se battre ou, plus simplement, à survivre. Une immense passivité succédait à l'agressivité, et l'une n'était pas meilleure que l'autre.

— S'ils ne se remuent pas un peu, grogna Owen derrière son mégot de cigare éteint, le froid et le manque de nourriture vont avoir raison d'eux avant que le jour ne se lève !

— Tu veux les aider, Owen ?

— Pas le temps ! Notre boulot consiste à trouver les autres bidules de la mère Atomos. Nous devons les mettre en l'air le plus vite possible, c'est ce qu'a dit le boss… Seulement, maintenant, nous cherchons au hasard !

Ralf Stuton s'appuya au dossier du siège.

— Pas autant que tu le crois, Owen. Tant que nous verrons des morts, nous serons à l'intérieur du cercle où émettait l'appareil que nous avons détruit. Après, lorsque nous rencontrerons de nouveau des émeutiers, cela signifiera que nous pénétrons dans une zone influencée par les ondes d'un autre appareil. En calculant la distance parcourue entre le lieu de la précédente explosion et les limites de l'autre zone, nous obtiendrons un rayon par lequel naîtra une circonférence. Le centre de cette circonférence nous donnera la position d'un autre appareil, puis de tout le système d'implantation. Si celui-ci est régulier, le Rhode Island pourra être libéré avant midi !

Owen siffla entre ses dents. Stuton était un mec qui en avait dans le chou !

CHAPITRE X

Cette fois, Yukiko Kimura n'avait aucune chance de s'en sortir en utilisant son extraordinaire pouvoir hypnotique. Juste au moment où l'effet du rayon paralysant se dissipait, le docteur Alan Soblen lui avait injecté une bonne dose de scopochloralose à l'aide d'une seringue hypodermique. Ce mélange de scopolamine et de chloralose avait fait ses preuves, constituait l'une des meilleures armes du F.B.I. et de la C.I.A.

Grâce à ce produit, les plus tenaces révélaient spontanément ce que la torture n'aurait pu leur faire avouer. Yukiko Kimura ne pouvait y résister.

Beffort tira une chaise auprès du lit où reposait la Japonaise et posa sa première question :

— Depuis combien de temps travaillez-vous pour le compte de M^me^ Atomos ?

La femme n'eut pas la moindre hésitation.

— Depuis le début, dit-elle d'une voix sourde.

— Étiez-vous sur la Cité Atomos ?

— Non. J'appartiens à l'équipe des spécialistes qui poursuivent leurs recherches dans l'île du Pacifique.

— Comment se nomme cette île ?

— Nous l'avons baptisée « Atomia ».

— Où est-elle située ?

— Au large de Honolulu.

— Plus précisément ? Insista Beffort.

— Au large de Honolulu, répéta Yukiko Kimura.

Le docteur Soblen intervint :

— Abandonnez cette question, Smith. Elle n'en sait pas plus long sur ce sujet.

Beffort opina, passa à la seconde partie de son questionnaire :

— Que sont devenus M^me^ Graham et les serviteurs du gouverneur ?

— J'étais chargée de les persuader de partir, ce que j'ai fait sans difficulté. Après quoi il est vraisemblable que M^me^ Atomos les a pris en charge… Depuis la destruction de la Cité, nous manquons d'effectifs. Mais j'ignore complètement quel sort M^me^ Atomos leur a réservé.

Graham serra les mâchoires, s'accrocha des deux mains aux montants du lit, mais ne dit mot. Beffort lui dédia un regard de pitié, reprit son interrogatoire en s'efforçant de conserver un ton uniforme :

— Vous habitez une maison voisine de celle du gouverneur. Cette maison appartient à une certaine M^me^ Bernheim que nul n'a revue depuis environ douze mois. Savez-vous ce qu'est devenue cette femme ?

— J'ignore qui elle est. Lorsque je suis arrivée en Rhode Island, j'avais ordre de loger dans cette habitation et d'y attendre le début de l'opération « Mort douce ».

— Est-ce M^me^ Atomos qui vous donna ce signal ?

— Non. Je ne connais pas M^me^ Atomos.

Beffort regarda le docteur Soblen qui lui fit signe de continuer. Il était inutile de questionner plus avant la Japonaise au sujet de M^me^ Atomos. Cette dernière prenait des précautions fantastiques pour préserver sa sécurité et personne ne pouvait affirmer s'être jamais trouvé en face d'elle. Des femmes qui lui ressemblaient plus ou moins avaient joué son rôle en diverses occasions. L'une d'entre elles avait peut-être réellement été la vraie M^me^ Atomos, mais cela n'était pas certain, relevait du domaine de la supposition.

— En quoi consiste l'opération « Mort douce » ?

Yukiko Kimura marqua une hésitation, et chacun comprit que l'effet de la drogue était moins virulent. La femme luttait contre les vapeurs qui noyaient son cerveau, tentait désespérément de reprendre sa volonté en main. Le docteur Soblen intervint rapidement. Il emplit la seringue, se pencha sur la femme et lui fit une nouvelle injection de scopochloralose.

Yukiko Kimura grimaça, mais s'abandonna vite.

— En quoi consiste l'opération « Mort douce », répéta Beffort, et quand a-t-elle débuté ?

— Elle n'a pas commencé, fit la Japonaise à la grande stupeur de l'assistance. Actuellement, les appareils implantés sur tout le territoire émettent des ondes bénéfiques qui font du Rhode Island un paradis terrestre. Cela n'est que le début de l'opération « Mort douce » qui doit se dérouler en deux phases totalement opposées. Un premier temps doit attirer en Rhode Island un maximum de population. Selon nos prévisions, cet État devrait abriter la moitié des habitants des U.S.A. vers la fin du mois. À ce moment, les appareils inverseront leurs émissions et produiront une série d'ondes mortelles supra soniques qui élimineront toute trace de vie en Rhode Island. Le gouvernement des États-Unis ne pourra pas faire disparaître en temps utile ces millions de cadavres et des épidémies se déclareront inévitablement, se propageant de manière fulgurante à travers l'Amérique… M^me^ Atomos et ses calculateurs électroniques estiment que les U.S.A. seront transformés en désert pour la fin du mois de mars.

Beffort passa sa langue sur ses lèvres sèches. Ainsi, M^me^ Atomos avait décidé de passer à l'action ! Depuis des années, elle jouait littéralement au chat et à la souris avec les États-Unis, retardant sa vengeance pour mieux la savourer, plongeant avec une effarante cruauté les Américains dans la plus immonde des paniques et se retirant ensuite en laissant l'espoir que son intervention était la dernière. Maintenant, et probablement à la suite de la destruction de sa merveilleuse Cité Atomos, la terrible femme voulait conclure.

Yukiko Kimura disait la vérité. Si la Providence ne contrariait pas les projets de M^me^ Atomos, les États-Unis seraient, sous peu, un immense cimetière !

Le docteur Soblen ôta ses lunettes, en essuya machinalement les verres et dit, le front soucieux :

— Finalement, la « confession » de Yukiko Kimura ne nous a rien appris que nous ne sachions déjà. M^me^ Atomos demeure une inconnue, conserve le secret de sa retraite du Pacifique…

— Une île située au large de Honolulu, coupa Witturst, ça ne doit pas être introuvable !

Beffort haussa les épaules.

— Pour l'instant, remarqua-t-il, cela est secondaire. Avant tout, il faut empêcher les fameux appareils disséminés sur le Rhode Island de remplir leur office. Où en sommes-nous, à ce propos, Sullivan ?

— Owen Bernitz a, comme vous le savez, détecté l'une de ces machines auprès de la ferme des Smith. Cette découverte a été facilitée par les chutes de neige, car l'endroit où l'engin était enterré était sec, verdoyant, et ne portait aucun flocon. Sur ses indications, mes hommes ont déterminé que chaque appareil devait couvrir une région ayant un diamètre approximatif de seize miles. Ce qui revient à dire que seulement une dizaine d'engins régissent les conditions de vie dans la totalité du Rhode Island. De plus, et par simple recoupement, nous connaissons à peu près leur position. Selon toute probabilité, nous serons débarrassés des appareils aujourd'hui même. Mais ce point dépend uniquement des hommes de la force « Dragon Vert »…

Le ton de Sullivan alerta Beffort.

— Pourquoi êtes-vous réticent ?

— Franchement, Beffort, je doute que vos gars arrivent tous sans pépin à destination ! Aux dernières nouvelles, les routes étaient impraticables. En outre, le Rhode Island est en révolution ! Des groupes armés déferlent dans les campagnes et investissent les petites villes. Chaque fois qu'ils peuvent s'emparer d'une voiture, ils n'hésitent pas à assassiner les occupants de cette dernière…

— Ne vous tracassez pas pour cela, répondit froidement Beffort, mes gars ne sont pas tombés de la dernière averse et possèdent un arsenal assez puissant pour repousser tous les assauts. Quelle heure est-il ?

Soblen consulta sa montre.

— Bientôt sept heures.

Beffort désigna Yukiko Kimura qui était encore sous l'influence de la drogue.

— Bouclez cette femme solidement en évitant qu'elle puisse « endormir » ses gardiens. Nous allons passer à la contre-attaque.

Soblen arrondit les yeux.

— Qu'entendez-vous par-là, Smith ?

Beffort secoua l'index.

— Jamais, à ma connaissance, M^me^ Atomos ne s'est fiée entièrement à ses machines. Dans les affaires précédentes, il y avait toujours, à proximité, un serviteur de l'organisation Atomos. Or il faut éviter que notre ennemie apprenne immédiatement que nous cherchons à détruire ses appareils, sinon elle imaginera aussitôt un nouveau moyen de mort pour parvenir à ses fins.

— Parfait, reconnut Soblen, mais voulez-vous me dire comment vous reconnaîtrez un serviteur de l'organisation ?

Beffort se pencha sur Yukiko Kimura, écarta sa chevelure et dévoila la fameuse cicatrice en forme de demi-lune.

— Cerveau-moteur, doc ! Rien de nouveau en ce qui concerne le principal moyen de persuasion qu'emploie M^me^ Atomos.

Soblen ne cacha pas son étonnement.

— Depuis quand savez-vous ?

— C'était plus une impression qu'une certitude, avoua Beffort, mais le comportement de cette femme n'était pas absolument normal. Puis, son pouvoir hypnotique dépasse de loin les possibilités humaines en ce domaine. Yukiko Kimura est téléguidée ! Il faut découvrir et mettre hors d'état le « grand cerveau » régional qui la dirige.

Soblen s'assit.

— Nom d'un chien ! s'exclama-t-il, vous êtes parvenu à de sacrées conclusions !

— J'ai eu un an pour réfléchir, doc ! rappela Beffort.

— Moi également…

— Oui, mais vous n'aviez pas sous la main un sujet aussi remarquable que ma femme ! N'oubliez pas que Mie était Miss Atomos, qu'elle était soumise aux ordres du grand cerveau et que son subconscient s'est chargé de souvenirs dont elle n'a même pas idée. Au fil des nuits, elle s'est libérée de ces souvenirs. J'ai pris bonne note, voilà tout.

— Alors, fit Soblen, la scopochloralose ?

— Inefficace, doc ! Yukiko Kimura était physiquement droguée, mais son cerveau-moteur fonctionnait de manière parfaite. Elle nous a raconté ce que le grand cerveau lui dictait. Néanmoins, notre expérience aura eu du bon en ce sens que ni les yeux ni les oreilles de cette femme n'ont pu retransmettre les propos que nous tenions ici ! Si bien que M^me^ Atomos ne sait toujours pas que nous avons repéré ses appareils.

— Celui de Coventry a sauté, rappela Sullivan.

— Il peut s'agir d'un incident isolé, objecta Beffort, et M^me^ Atomos n'en déduira pas forcément que tout son système d'implantation est mis à jour. Pourtant, il faudra faire très vite. Entre neuf et dix heures du matin, nous allons bénéficier de l'habituelle heure de neutralisation des serviteurs de l'organisation. Il faudra en profiter pour interroger une nouvelle fois Yukiko Kimura. Selon le résultat que nous obtiendrons, nous la garderons

prisonnière ou la libérerons dans l'espoir qu'elle nous conduira à un refuge de M^me^ Atomos.

— Okay ! jeta Witturst. En attendant neuf heures, que pouvons-nous faire pour activer le mouvement ?

— Pas grand-chose, hélas ! déplora Beffort, sinon nous tenir à l'écoute des résultats obtenus pas mes hommes. Commençons par appeler Owen Bernitz…

---oOo---

La jeep commandée par Bernitz s'enfonçait de plus en plus en zone dangereuse. Pour remplir sa deuxième mission, il lui fallait se rapprocher de Clayville et rechercher l'appareil qui chargeait la région d'ondes bénéfiques. Seulement, là, les émeutiers se montraient particulièrement virulents. La jeep avait déjà essuyé de nombreux coups de feu et c'était miracle qu'aucun des quatre hommes n'ait été blessé.

Bien entendu, Bernitz, Baxer et Stuton avaient généreusement utilisé leur fusil paralysant, créant ainsi une certaine panique chez leurs assaillants, mais les réservoirs des armes se vidaient à vue d'œil.

Old Lucky, qui conduisait, résuma la situation en quelques mots :

— Si cela continue, faudra se servir des mitraillettes…

Il n'avait pas besoin d'en dire plus pour que chacun comprenne que ce serait mettre le feu aux poudres. Tant que les rayons paralysants agissaient, sans bruit, sans flamme et avec cette fantastique efficacité qui les caractérisait, les émeutiers reflueraient en désordre. Mais dès que parleraient les armes conventionnelles, ils comprendraient que les occupants de la jeep ne disposaient d'aucun pouvoir surnaturel, attaqueraient en force…

Bernitz et son équipe risquaient d'être submergés par le nombre sans même avoir la possibilité de fuir rapidement en raison du terrain sur lequel ils évoluaient.

En effet, la tempête ne s'était pas calmée. La neige s'accumulait partout, nivelait le paysage, effaçait les routes, les poteaux indicateurs, au point que cette randonnée se transformait insensiblement en exploration.

— Si seulement nous savions exactement où nous sommes grommela Bernitz.

Baxer leva les yeux.

— D'après la boussole, Clayville se trouve droit devant. Notre objectif est légèrement au nord de la ville.

— Quelle distance encore ?

— Deux à trois miles, pas plus. Mais nous aurions intérêt à contourner l'agglomération pour éviter un coup dur.

Bernitz cracha son mégot de cigare réduit à l'état de chique et fit observer :

— Pour éviter un obstacle, faut savoir où il se trouve, et on n'y voit rien, dans cette purée de pois ! Vrai, Lucky, t'as des yeux de chat !

Lucky ne répliqua pas. Les balais des essuie-glaces étaient à peine suffisants à écarter les paquets de neige qui se formaient sur le pare-brise, et il devait, la plupart du temps, conduire en tenant le buste hors de la voiture. De temps à autre, il repérait un poteau télégraphique, voyait surgir la forme fantomatique d'une borne dans l'éclat terne des phares et en déduisait qu'il naviguait toujours sur la bonne route. Probablement la 102…

Heureusement que la nuit s'achevait. Déjà une bande grise apparaissait à l'est. Plus qu'une dizaine de minutes avant de voir l'ombre se dissiper entièrement.

Lucky fit parcourir une centaine de mètres à la jeep, et le poste de bord se mit à grésiller. Owen passa en écoute, entendit une voix lointaine qui lançait son indicatif :

— Voiture 7 appelle F.D.V. secteur Clayville… Voiture 7 appelle F.D.V…

Owen commuta en émission. F.D.V. était le sigle de la force « Dragon Vert », la voiture 7 celle dirigée par Brade Castleman.

— Ici, F.D.V., rugit Owen dans le micro voiture numéro 1.

— Oh ! Owen ?

— Qu'est-ce que tu fabriques par-là, Brade ?

— Je viens de tomber sur une bande de terre sèche et encore couverte d'herbe, mais il y a un truc qui ne me plaît pas, juste à côté…

— Quoi ?

— J'sais pas, Owen. On dirait un petit tank. Une sorte de tonneau avec des chenilles… Dans ton rapport au boss, t'as pas parlé de ça, hey ?

— Et alors, t'as peur d'un tonneau ?

— Brade ?… Oh ! Brade ?

Lucky se pencha, écouta et dit :

— Te fatigue pas, il n'y a plus personne en ligne…

Ils ne le savaient pas encore, mais à un mile au nord, la jeep de Castleman venait d'être proprement désintégrée.

CHAPITRE XI

Cela se passait à l'instant où Beffort décidait d'entrer en communication avec la jeep de Bernitz, et l'écoute permanente de Providence capta la courte conversation que venaient de tenir les chefs des voitures n° 1 et n° 7.

Beffort, Soblen et Witturst pénétrèrent dans la salle de radio. L'opérateur déplaça légèrement ses écouteurs et dit :

— Vous tombez à pic, monsieur Beffort. Il se passe quelque chose de pas très clair, du côté de Clayville…

Il répéta ce qu'avait dit Brade Castleman. Beffort fronça les sourcils.

— Une sorte de tonneau avec des chenilles ? s'étonna-t-il.

— C'est la description que Castleman en a faite. Après quoi il n'a pas répondu à Owen Bernitz. Actuellement, Bernitz tente de rétablir le contact, mais la jeep n° 7 reste silencieuse.

— Bien. Appelez-moi Bernitz.

L'opérateur lança son indicatif, obtint une réponse immédiate, laissa son poste à Smith Beffort.

— Alors, Owen, des difficultés ?

— Pas pour moi, patron, renvoya la voix nasillarde de Bernitz, mais j'ai dans l'idée que Brade est tombé sur un os. Vous êtes au courant de cette histoire de tonneau monté sur chenilles ?

— Non… Bien entendu, vous ne connaissez pas la position qu'occupait Castleman ?

— À vue de nez, il ne doit pas être loin de nous. Baxer pense qu'il se trouve à l'endroit que nous nous proposons d'atteindre et qui correspond à l'emplacement présumé du second appareil du secteur nord-ouest. C'est d'ailleurs logique. Brade avait axé ses recherches en se basant sur les

coordonnées du bureau de Providence. Ce qui m'épate, c'est qu'il n'y ait pas d'autre équipe dans le coin…

— Une seconde, Owen. Restez à l'écoute…

L'opérateur avait compris ce que Beffort désirait, il tendait une fiche comportant les positions récentes des jeeps de la force « Dragon Vert ». Sur soixante-quinze voitures, cinquante restaient en course. Dans le secteur nord-ouest, que Bernitz croyait délaissé, quatre voitures faisaient route sur Clayville. Ailleurs, on cherchait les autres appareils…

Beffort relança Bernitz, lui conseilla d'entrer en communication avec les quatre équipes de son secteur. Le silence trop soudain de Brade Castleman pouvait être dû à une panne, et il ne fallait pas dramatiser. Mais il fallait éviter de prendre des risques inutiles. Une action groupée s'imposait. En cas de puissante opposition, Bernitz avait ordre d'avertir Providence qui alerterait l'aviation.

Un tonneau, même blindé, ne résisterait pas à deux ou trois tonnes de bombes bien ajustées.

---oOo---

À huit heures du matin, sous la neige et dans la clarté déprimante d'un jour spectral, la jonction se fit entre la jeep de Bernitz et les quatre équipes du secteur nord-ouest. Cela formait un petit convoi fortement armé que les émeutiers se contentaient d'observer à distance. Tranquilles de ce côté, les hommes de la force « Dragon Vert » purent sillonner la région s'étendant au nord de Clayville et, à huit heures trente, la voiture n° 45 rameuta ses équipiers.

Owen Bernitz descendit, observa à la jumelle le bout de terrain dénudé, coincé entre deux fossés. La route passait assez loin de là. Plus haut, il y avait un bois de sapins. Entre le carré de terre et Bernitz, la neige qui tombait toujours achevait de remplir le double sillon creusé par les roues de la jeep dirigée par Brade Castleman. Mais aussi loin que le regard portait, nul véhicule n'était visible.

Bernitz promena ses jumelles en tous sens, finit par repérer un objet étrange immobilisé auprès du fossé. Cela était à demi recouvert de neige mais avait indubitablement la forme d'un petit tonneau. Les traces de roues que Bernitz avait remarquées s'arrêtaient nettement avant le bout de terre dénudée où reposait certainement le second appareil de M^{me} Atomos, et elles n'en revenaient pas…

— Concluant, eh ? fit Old Lucky.

Owen Bernitz baissa ses jumelles.

— Rayon désintégrateur, dit-il, ça ne fait pas un pli !

Stuton, inquiet, avança d'un pas.

— Tu ne crois pas que le coin est malsain, Owen ?

— Nous sommes à six cents mètres, rétorqua froidement Bernitz, et le rayon ne porte qu'à cinq cents mètres.

Des jeeps rangées en file au bord du champ des hommes au visage anxieux surgirent. Ils naviguaient tous depuis la veille sans avoir pris un instant de repos, et la fatigue commençait à agir sur leurs nerfs. Puis il devenait évident que Brade Castleman et ses trois hommes s'étaient fait tuer. Or le petit Brade était un dur dont la réputation était depuis longtemps établie. Brade ne se laissait pas feinter facilement, était prudent, retors, extrêmement habile.

De plus, la situation créait une tension que ces hommes supportaient péniblement. On ne se battait pas contre M^me^ Atomos mais contre ses diaboliques inventions. On n'avait pas un adversaire en face de soi, mais tout un complexe d'armes aux effets imprévisibles. Maintenant, Owen Bernitz parlait de rayon désintégrateur, assurait qu'il ne portait pas à plus de cinq cents mètres, estimait qu'il restait une marge de sécurité avoisinant la centaine de mètres. Mais cela n'était que son point de vue.

Beaucoup ne voyaient pas comme lui. Sur ce plan uniformisé par la neige, les distances étaient difficiles à évaluer. Puis le rayon désintégrateur avait peut-être été amélioré !

Owen sentit que les hommes de son commando appréhendaient la suite des événements, leur donna raison sans restriction. Il était impossible de lutter contre le rayon désintégrateur quand il était projeté par un engin entièrement mécanisé, car dans ce cas, les fusils paralysants devenaient inopérants.

— Lucky, intima-t-il, préviens le boss que nous sommes stoppés… Plus question d'aller déterrer les appareils. M^me^ Atomos a mobilisé un garde-robot qui peut tout désintégrer dans un rayon de cinq cents mètres. Communique la position exacte de cette saleté de machin et qu'on nous expédie les bombardiers. D'ici, nous dirigerons le tir…

Old Lucky poussa un involontaire soupir de soulagement et se dirigea vers la jeep.

Très loin de là, en Oregon, Mie Azusa-Beffort et son fils venaient à peine de s'éveiller. Autour du bungalow, situé dans la grande banlieue de Burns, les agents du F.B.I. montaient la garde. Le temps était froid, gris, et une petite pluie glaciale tombait sur la région depuis près de vingt-quatre heures. La campagne environnante était silencieuse, la route voisine peu fréquentée. Les G'men parlaient peu, surveillaient constamment les alentours à la jumelle. Charles Hyde, qui les dirigeait, se tenait en relation avec Washington, rendait compte toutes les heures à J.E.E. de la situation. Pour cela, il utilisait un poste émetteur-récepteur autonome qu'une panne de secteur ne pouvait par conséquent arrêter.

Tout était prévu pour répondre à une attaque-surprise de M^me^ Atomos, mais les agents fédéraux savaient qu'on ne prenait jamais assez de précautions lorsqu'il s'agissait de combattre la terrible Japonaise. Leur comportement s'en ressentait. Chacun gardait l'index sur la détente, affichait une g… en béton armé qu'aucun sourire ne venait jamais détendre. Périodiquement, on établissait un « temps d'écoute ». Silence total sur l'habitation.

Si le petit Bob pleurait, Mie devait s'enfermer avec lui dans un local étroit complètement insonorisé. Ensuite, les agents fédéraux procédaient aux détections imposées par le service de sécurité : écoute du sol pour prévenir le creusement d'un tunnel, identification des bruits dits « de palier » : ronflements de machines en provenance d'une usine située à un mile au nord ; cris de volailles d'une ferme voisine ; passage d'un train toutes les trente minutes sur la ligne Burns-Newport ; pistage permanent des rares véhicules circulant sur la route secondaire reliant Izee à Burns ; repérage permanent des avions de ligne survolant la région, etc.

À trois heures du matin, un véhicule « non identifié » avait stoppé sur la route secondaire. L'alerte avait aussitôt été déclenchée et deux G'men s'étaient immédiatement rendus sur place à bord d'une des cinq Chevrolet dont disposait le groupe.

Immobilisée en rase campagne, la Buick suspecte n'abritait qu'un couple d'amoureux. Charles Hyde avait néanmoins relevé l'identité des jeunes gens, leur adresse, le numéro minéralogique de la voiture avant de leur intimer d'aller s'embrasser un peu plus loin.

À huit heures, le détecteur avait capté une série de sons sourds sortant du cadre des bruits dits « de palier ». Cela provenait du sol ou du sous-sol, était en tout cas fort inquiétant. Nouvelle alerte générale, nouveau déplacement-

éclair : dans son jardin, un homme abattait un arbre mort à coups de hache, avant de se rendre à son travail…

Tout cela formait évidemment une ambiance intolérable, et Mie était sans cesse sur le qui-vive. Bien qu'entraînée à ce genre de vie, la jeune femme était devenue plus craintive depuis la naissance de son fils. Ex-Miss Atomos, elle n'était plus qu'une mère veillant jalousement sur son enfant que M^me^ Atomos avait juré d'enlever. Les circonstances, et ceci pour la première fois depuis une année, étaient particulièrement favorables à une tentative de ce genre : Smith Beffort, Alan Soblen, Owen Bernitz et la force « Dragon Vert » se trouvaient engagés à l'autre bout du pays, dans une lutte interminable.

Mie avait évidemment confiance dans la protection du F.B.I. mais aurait de très loin préféré avoir son mari auprès d'elle. Puis, en son for intérieur, elle déplorait que Yosho Akamatsu, l'as de la Tokkoka japonaise, n'eût pas encore daigné se manifester dans cette nouvelle affaire. Car, après Beffort, c'était l'homme le plus capable de contrer M^me^ Atomos et sa redoutable organisation.

---oOo---

Au même instant, celui auquel Mie Azusa-Beffort pensait débarquait incognito sur l'aéroport de Burns. Barbu, portant lunettes, vêtu plus que modestement, Akamatsu était méconnaissable.

Il n'était pas en Oregon par hasard, mais bien à la demande de ce vieux renard de J.E.E, qui craignait plus qu'il ne voulait l'admettre une intervention-éclair de M^me^ Atomos contre Mie Azusa-Beffort et son fils.

Arrivé en direct de Tokyo via Washington, Akamatsu avait déjà pris connaissance des événements du Rhode Island, estimait que M^me^ Atomos pouvait, en l'occurrence, avoir envie de se livrer à une manœuvre cadrant avec ses plans vieux de douze mois. Pour elle, récupérer Mie serait le fin du fin en matière de vengeance, mais enlever le petit Bob confinait évidemment au sublime.

Donc, Yosho était intimement persuadé que l'affaire du Rhode Island ne se terminerait pas sans une terrible agression contre le bungalow servant de résidence provisoire à la petite famille de Smith Beffort.

Résidence dont il savait l'emplacement par les soins de J.E.E. et dont il connaissait les défenses. Sans les avoir jaugées, il pensait que, de toute manière, elles seraient très insuffisantes si M^me^ Atomos passait à l'attaque.

En louant une voiture à Burns, Akamatsu conservait donc un front barré de rides soucieuses. Il devait travailler dans l'ombre pour mieux assurer la sécurité de Mie et du petit Bob, et cela posait malgré tout certains problèmes. Une fois dans la voiture et hors de la ville, Akamatsu ouvrit la valise qu'il trimbalait depuis Tokyo et en extirpa une boîte noire qui avait les dimensions et l'apparence d'un gros appareil photographique de l'époque héroïque.

Cela pouvait se porter en bandoulière, collait de manière parfaite avec les vêtements un peu mités du spécial japonais, sa barbe hirsute et ses lunettes fumées. Mais l'appareil ne pouvait prendre aucune photographie. Il s'agissait d'un laser mis au point par les laboratoires de la Tokkoka, experts en miniaturisation, et qui avait la propriété de volatiliser les diamants, de percer les métaux les plus durs et, surtout, de tuer son homme à coup sûr à une distance de deux mille mètres.

Cette arme, qui n'appartenait pas à la panoplie de M^me^ Atomos, pouvait être particulièrement efficace contre les engins diaboliques de la Japonaise, et le resterait tant que l'organisation Atomos ne connaîtrait pas son nom. Car, pour lutter contre le rayon de la mort qu'était le laser, il suffisait malheureusement d'une couche de peinture réfléchissante renvoyant le rayon à son expéditeur(5).

En attendant, Akamatsu était conscient de détenir une arme redoutable, d'un encombrement moyen et qui – avantage suprême – ne ressemblait pas à une arme.

Qui, en effet, se méfierait d'un photographe braquant sur lui un vieil appareil d'apparence aussi démodée ?

Akamatsu referma sa valise et relança sa voiture en direction du bungalow.

---oOo---

Ils étaient une douzaine. Des hommes ayant l'allure et le comportement d'ouvriers se rendant à bicyclette sur un proche chantier. Seules les bicyclettes semblaient anachroniques, mais il y avait peu de monde pour regarder passer ce groupe sur la route peu fréquentée reliant Izee à Burns.

Un observateur prévenu aurait immédiatement compris que ce genre d'engin était réellement le plus adapté à une progression silencieuse : pas de ronflement de moteur, pas de grincement de vitesses, pratiquement pas de chuintement de pneus. Puis les hommes ne discutaient pas entre eux,

évitaient autant que cela était possible les bandes de gravier bordant la route. En fait, ils essayaient de progresser sans bruit et y réussissaient de manière quasiment parfaite.

C'était comme s'ils avaient subi un long entraînement en prévision de ce jour froid et pluvieux, afin d'atteindre un but difficile, exigeant beaucoup d'adresse et de subtilité. Mais ces hommes n'avaient pas grand-chose d'humain et portaient sur l'épaule d'étranges outils : un objet filiforme, semblable à une canne de verre, dont le manche renflé disparaissait à l'intérieur d'un étui imperméabilisé, et une musette carrée d'où émergeait une antenne à l'usage mystérieux.

Ils arrivaient, sans doute après un long trajet, à l'intersection de la route et du chemin de terre conduisant au bungalow, occupé par Mie Azusa-Beffort, son fils et les agents fédéraux. Là, ils mirent pied à terre, cachèrent les bicyclettes dans le fossé et continuèrent à pied, en redoublant de précautions.

Apparemment, M^{me} Atomos passait à l'attaque par le truchement de ses serviteurs mécanisés…

CHAPITRE XII

En Rhode Island, le temps était toujours aussi mauvais. Mais, pour une fois, les éléments se mettaient au service des hommes de bonne volonté, luttant ainsi indirectement contre les projets machiavéliques de M^me^ Atomos.

Partout, les émeutiers devaient marquer le pas. Washington, poursuivant en cela l'idée première du docteur Alan Soblen, en profitait pour établir un formidable pont aérien. Des centaines d'avions parachutaient des vivres sur tout le territoire ; des hélicoptères géants Sea Knights larguaient au ras du sol des tonnes de vêtements chauds, du combustible liquide ou solide, des tentes et des milliers de tracts invitant la population au calme.

Parallèlement, les équipes de la force « Dragon Vert » découvraient un à un les emplacements des appareils de M^me^ Atomos.

Sur la carte murale du bureau de Sullivan, Beffort plantait des épingles à tête colorée. Elles étaient maintenant au nombre de douze, indiquaient la position exacte de chaque appareil. La milice nationale aidait la force « Dragon Vert » à faire évacuer les zones dangereuses car, c'était la dernière information, partout des petits tanks désintégrateurs défendaient les appareils.

À neuf heures, Sullivan pénétra dans le bureau, s'écroula sur une chaise et dit, après avoir allumé une cigarette :

— Rien à faire pour obtenir des renseignements par Yukiko Kimura. Je crois que j'arriverais plus aisément à confesser un mur de brique !

Beffort regarda la pendule.

— Encore quelques secondes, dit-il, et nous entrerons dans l'heure de neutralisation. Si rien n'est changé dans le système de l'organisation

Atomos, tous ceux qui travaillent pour elle vont se retrouver livrés à eux-mêmes jusqu'à dix heures. À nous d'en profiter.

Soblen haussa un sourcil. Il paraissait épuisé.

— À nous d'en profiter, répéta-t-il d'un ton désabusé, cela me semble logique, mais je me demande bien comment nous pourrions nous y prendre ! Dans un instant, les bombardiers vont pilonner les appareils de M^me^ Atomos et le Rhode Island va reprendre son aspect habituel. De ce côté, le danger sera écarté, mais cela ne nous livrera pas M^me^ Atomos !

Beffort écrasa son mégot dans un cendrier.

— Nous allons lâcher Yukiko Kimura dans la nature, doc.

— Okay, Smith, murmura Soblen. Mais pendant une heure, elle va se balader au hasard comme une âme en peine…

— D'accord. Seulement, lorsque le grand cerveau la reprendra sous son contrôle, elle ne sera plus d'aucune utilité en Rhode Island. Sa mission consistait à hypnotiser Graham pour qu'il n'intervienne pas dans cette affaire. Or Graham lui a échappé… Mission terminée pour Yukiko ! Selon toute probabilité, elle réintégrera la masse des serviteurs de l'organisation Atomos, nous conduira par conséquent à une quelconque base de rassemblement ! Auparavant, cette base était la Cité Atomos, et il faut bien qu'elle ait une remplaçante, non ?

Witturst approuva du menton.

— À mon sens, dit-il, Yukiko Kimura agira comme vous le prévoyez. Je suis volontaire pour la pister.

— Non, refusa Beffort, elle vous connaît trop, Eddy. Il faut que Sullivan nous fournisse un homme neuf. Possible ?

Sullivan opina.

— Richard Speck, dit-il laconiquement.

— Parfait. Libérez la Japonaise, et que ce Speck lui colle au train. Il devra maintenir le contact avec ce bureau ou, en cas d'impossibilité, avec n'importe quel bureau F.B.I. des U.S. Dites-lui que sa mission est d'une extrême importance.

Sullivan fit signe qu'il avait compris et quitta la pièce. Beffort s'empara du combiné téléphonique.

— Et maintenant, aux bombardiers de jouer !

---oOo---

Au-dessus de Bernitz et de ses équipiers, le ciel semblait avoir tendu un épais rideau.

Le plafond était bas, la visibilité mauvaise, et l'intervention des bombardiers devrait se faire dans des conditions exécrables.

Dans le champ, rien n'avait bougé. L'armée, la police et la garde nationale avaient obligé les émeutiers, calmés par les distributions de vivres, à évacuer un large quadrilatère afin de limiter les risques d'accidents. Bernitz et ses hommes avaient eux-mêmes reculé jusqu'à la route, se trouvaient maintenant à près d'un mile de la cible.

Ailleurs, aux points sensibles du Rhode Island, la même scène se déroulait simultanément. Les États-Unis s'apprêtaient à porter un coup décisif à M^me^ Atomos et à son organisation.

À neuf heures dix, un grondement déchira le silence, puis le talkie-walkie que portait Old Lucky se mit à clignoter. Lucky passa son indicatif, entendit aussitôt la voix étonnamment proche du chef d'escadrille :

— Ici, Kilo Bravo, m'entendez-vous, Dragon Vert ?

— Cinq sur cinq, Kilo Bravo.

— Veuillez guetter la fusée de repérage.

Quelques secondes coulèrent, puis une traînée verte zébra le ciel, descendit lentement sur le champ…

— Vous êtes en plein dessus, Kilo Bravo, lâcha Lucky. Restez à une altitude de huit cents mètres. En bas, il y a un émetteur de rayons désintégrants !

— Bien reçu, Dragon Vert, débutons opération ! Continuez de parler…

Lucky se mit à compter lentement dans son micro. En haut, il savait que Kilo Bravo effectuait un relevé phonique, déterminait, d'après sa position, celle de l'objectif situé un mile au nord.

Brusquement, le tank en forme de tonneau s'ébranla. Owen, qui l'observait à travers ses jumelles, poussa un grognement et dit :

— Ça y est ! Les zincs sont entrés dans le champ de tir du désintégrateur ! Qu'ils remontent, bon sang !

Là-bas, le tank virait avec une invraisemblable souplesse, se débarrassait de son carcan de neige, pointait vers le ciel sombre une série d'antennes montées sur une tourelle. Dans le même temps, une longue tige émergeait de la tourelle, se dressait rapidement, crachait un bref et éblouissant éclair. Instantanément, une énorme déflagration ébranla l'atmosphère, puis le silence retomba, plus épais que la minute précédente.

Un bombardier venait d'être désintégré en plein vol, dans le fracas étourdissant de son chargement de bombes, mais aucun débris ne retomberait à terre. C'était exactement comme s'il n'eût jamais existé…

Gorge nouée, Old Lucky continuait de compter.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? râla Owen.

Il n'avait pas terminé sa phrase que l'enfer s'abattait sur le terrain immaculé. Un premier chapelet de bombes tomba trop loin, à l'ouest de l'objectif, mais le suivant frappa de plein fouet le tank dont les débris volèrent en stridulant dans toutes les directions. Deux secondes plus tard, c'était à l'appareil émetteur de radiations que les bombardiers s'attaquaient.

Kilo Bravo avait pris son temps mais connaissait avec précision la position de son objectif. Son escadrille largua plus de dix tonnes de bombes sur l'appareil et, lorsque le fracas des détonations se fut apaisé, il n'y eut plus en face de Bernitz qu'un immense cratère…

Au même instant, des centaines de malades succombaient sur toute l'étendue du périmètre libéré.

---oOo---

Richard Speck suivait Yukiko Kimura depuis une dizaine de minutes et sentait que le comportement de la femme n'était pas celui qu'avait prévu Beffort. Sullivan avait dit à Speck que Yukiko Kimura errerait à travers la ville pendant soixante minutes en donnant toutes les manifestations du plus profond désarroi, et il n'en était rien.

Au contraire, la Japonaise avait l'air de savoir où elle allait et ce qu'elle devait faire.

À l'angle de l'avenue, elle faillit échapper aux regards du jeune G'man que la foule gênait. Speck piqua un sprint en s'assurant que la Chevrolet de service suivait bien, et arriva dans Kennedy Road juste à temps pour voir Yukiko Kimura s'engouffrer dans une conduite intérieure, une Cadillac de teinte crème.

Au volant, un homme dont Speck ne pouvait distinguer les traits. À l'arrière, une femme relativement âgée, de race blanche et dont le profil rappela vaguement quelque chose au G'man. La Japonaise s'installa à côté du conducteur, et la Cadillac décolla du trottoir.

Speck bondit dans la Chevrolet qui arrivait à sa hauteur, et une difficile poursuite s'engagea dans les encombrements. Mais le conducteur de la Chevrolet, David Mansur, était ce qu'il est convenu d'appeler un pilote

confirmé. C'était d'ailleurs pour cela que Speck l'avait choisi comme équipier.

En quelques miles, Mansur rattrapa son retard sur la Cadillac crème, la doubla et se mit habilement à la suivre en la précédant. Un exercice de haute voltige dans lequel Mansur devait prévoir les réactions du conducteur de la Cadillac. Curieusement, il semblait maintenant que c'était l'autre voiture qui suivait la Chevrolet.

À la sortie de la ville, sur la fédérale n° 95, et alors que la circulation devenait plus fluide, Mansur laissa passer la Cadillac. Désormais, la poursuite paraissait bien engagée, et Speck en profita pour expédier à Beffort son premier message par radio. L'opérateur prit note, chargea un planton de porter le message à Beffort. Ce dernier, submergé par les rapports qui parvenaient de tous les coins du Rhode Island, n'y prêta pas beaucoup d'attention. Speck suivait Yukiko Kimura, c'était l'essentiel.

Si son esprit avait été plus disponible, Beffort aurait pris le loisir d'analyser le message de Speck et se serait immédiatement rendu compte que Yukiko Kimura ne réagissait pas comme prévu. Par déduction, il en aurait conclu que M^{me} Atomos avait supprimé les soixante minutes de neutralisation ou, plus logiquement, qu'elle en avait modifié l'heure…

---oOo---

En Oregon, les douze hommes de l'organisation Atomos progressaient toujours en direction du bungalow. À environ deux miles de l'habitation, ils se séparèrent en deux groupes, amorcèrent un vaste mouvement d'encerclement à travers la campagne.

Le jour s'était encore assombri. L'orage menaçait et il se déchaînerait probablement avant midi. En attendant, la pluie ne cessait point, établissait sur le paysage un fin rideau qui diminuait notablement la visibilité.

Silencieux, les hommes de l'organisation Atomos achevèrent d'encercler le bungalow. Très loin les uns des autres, et sans repère précis, ils avaient réussi à se placer idéalement, et au centimètre près, sur la ligne imaginaire formant la circonférence dont l'habitation représentait le centre. À cela, l'on reconnaissait qu'ils étaient dirigés par une force supérieure qui ne laissait rien au hasard et retirait à ses serviteurs tout esprit d'initiative.

Du côté des agents fédéraux, et après les deux alertes de la nuit, la situation était on ne peut plus calme. Chacun était à son poste. On

demeurait à l'écoute du détecteur qui n'enregistrait que les fameux sons dits « de palier » et, de ce fait, l'ambiance s'était considérablement détendue.

Le petit Bob jouait dans son parc. Mie Azusa-Beffort écoutait les nouvelles en provenance du Rhode Island. Sur la terrasse, Charles Hyde inspectait les alentours à la jumelle sans trop de conviction. La pluie le gênait, crépitait sur son imperméable, établissant ainsi un fond sonore noyant tout autre bruit…

À neuf heures vingt, les hommes de l'organisation Atomos déployèrent l'antenne télescopique émergeant de la musette carrée qu'ils portaient en bandoulière. Ils répondaient ainsi à un signal du grand cerveau qui influait sur le mécanisme électronique de leur propre cerveau-moteur. Avec ensemble, les hommes branchèrent sur une prise de la musette l'espèce de canne de verre et pressèrent un contact.

Rien de visible ne se produisit, mais la surface de la circonférence fut traversée d'ondes paralysantes qui pétrifièrent brutalement tout ce qui vivait à l'intérieur du cercle.

Des oiseaux furent frappés en plein vol et s'écrasèrent au sol. Un lièvre, touché alors qu'il bondissait, boula dans l'herbe et ne bougea plus. Sur la terrasse, Charles Hyde s'écroula mollement en même temps que ses collègues, et le petit Bob parut s'endormir sur le tapis de sol du parc. Mie Azusa-Beffort ne s'en inquiéta pas car, simultanément, elle se tassa dans son fauteuil et perdit le sens des réalités.

Alors, les hommes de l'organisation Atomos replièrent l'antenne et se mirent en marche. Dix minutes plus tard, ils investissaient le bungalow et transportaient Mie et son fils dans l'une des voitures de service. Quatre serviteurs de M^{me} Atomos montèrent dans cette voiture qui s'éloigna aussitôt dans la direction de l'est.

Les autres attendirent un instant, puis grimpèrent dans les quatre voitures restantes. Deux véhicules s'éloignèrent de conserve vers le nord et les suivants partirent vers l'ouest.

À neuf heures quarante, le bungalow n'était plus occupé que par les agents fédéraux profondément endormis, mais toujours vivants…

---oOo---

Yosho Akamatsu avait stoppé sa voiture à l'intersection de la route et du chemin privé conduisant au bungalow. Chronologiquement parlant, il

arrivait sur place quelques minutes après le passage du peloton cycliste formé par les serviteurs de M^me^ Atomos.

Akamatsu s'était décidé à choisir cet endroit car il avait indiscutablement le plus d'importance stratégique. Certes, deux autres chemins prenaient naissance à proximité du bungalow et allaient se perdre dans la campagne, l'un au nord, l'autre à l'ouest, mais Akamatsu pensait que les fédéraux les surveillaient tout particulièrement et que rien ne pourrait être tenté de ce côté.

Akamatsu dissimula sa voiture le mieux possible et s'installa derrière un talus. Sa position était inconfortable sous la pluie fine, mais le Japonais était prêt à rester là des heures s'il le fallait.

Dans les minutes qui suivirent, il vit passer deux camions se dirigeant vers Burns, puis une ambulance qui fonçait sur Izee. Aucun de ces trois véhicules ne ralentit à proximité du chemin, et Akamatsu, un instant alerté, se rencogna contre le talus.

Beaucoup plus tard, tant il est vrai que les minutes coulent lentement en certaines circonstances, Akamatsu entendit un grondement de moteur. Il se redressa, vit une Chevrolet noire qui arrivait du bungalow. La voiture prit le tournant à toute allure, s'éloigna rapidement vers Burns.

La vision avait été très fugitive mais, entre les deux hommes occupant la banquette arrière, Akamatsu avait reconnu le fin visage de Mie Azusa-Beffort. Tête renversée contre le dossier, yeux clos, la jeune femme semblait dormir…

Ce n'était ni le lieu ni l'heure, et les hommes qui l'encadraient n'avaient pas des g… de G'men.

Akamatsu bondit dans sa voiture de location, démarra sur les chapeaux de roues. Il était sûr que le destin l'avait choisi pour éviter un drame épouvantable.

CHAPITRE XIII

Dès qu'il fut obligé de remettre ses lunettes, le docteur Soblen sut que le Rhode Island était totalement libéré. D'ailleurs, cette libération prenait l'allure d'une catastrophe, en ce sens que des centaines de milliers de malades passaient de vie à trépas. Personne ne voulait se souvenir que ces malades avaient simplement reculé la fatale échéance en venant délibérément habiter ce pays et que, sans cela, ils seraient morts depuis longtemps.

Mais l'amoncellement de cadavres que l'on découvrait sur toute la surface du territoire produisait évidemment une impression terrible. Puis, tous les morts ne pourraient être enlevés en vingt-quatre heures. Certes, Washington prenait des mesures d'exception, mais la tâche était gigantesque.

— À croire, fit Witturst, que la malédiction de M^me^ Atomos va se réaliser malgré tout !

Soblen haussa les épaules.

— Quelle température fait-il ? s'enquit-il calmement.

— Plus un degré.

— Alors, ne vous frappez pas ! Le Rhode Island est actuellement une chambre froide et les cadavres resteront en bon état. La nature est décidément avec nous !

C'était vrai. Si le temps avait été clément, de redoutables épidémies auraient pu se développer et, ainsi que Yukiko Kimura l'avait dit, se seraient propagées dans les U.S. à la vitesse de la foudre. Donc, la nature contrait, une fois de plus, les sinistres projets de M^me^ Atomos, et il fallait y voir un signe du destin.

Vers midi, la neige cessa de tomber et le froid devint plus vif, mais cet état de choses n'intéressait plus Smith Beffort car, entre-temps, il avait appris l'enlèvement de Mie et de son fils. La nouvelle lui était parvenue téléphoniquement par la bouche de J.E.E. littéralement catastrophé. Le chef du F.B.I. ne s'était pas imaginé que M^me^ Atomos pouvait frapper aussi vite et aussi fort, conservait l'espoir que ses agents fédéraux retrouveraient rapidement la trace des disparus…

Beffort, lui, savait exactement à quoi s'en tenir. Il ne restait qu'une seule et unique chance de sauver sa femme et le petit Bob, et c'était Richard Speck qui la détenait.

Quant à Yosho Akamatsu (J.E.E. avait dit à Beffort que le spécial japonais était aux États-Unis.) nul n'avait plus de ses nouvelles et il fallait malheureusement en déduire qu'il n'était plus dans la course.

Par contre, Speck suivait toujours la Cadillac.

Après quatre heures de route en direction de l'ouest, et malgré de nombreux encombrements, la Cadillac stoppa en bordure d'un aérodrome privé situé dans la banlieue de Hartford, dans le Connecticut. Là, Yukiko Kimura et sa compagne mirent pied à terre et pénétrèrent sur le terrain tandis que la Cadillac repartait pour une destination inconnue.

Richard Speck comprit ce qui allait se passer. Il demanda à son équipier de suivre la Cadillac et pénétra à son tour sur le terrain.

En bout de piste, Yukiko Kimura et l'autre femme prenaient déjà place dans un avion-taxi. Richard Speck se faufila le long des bâtiments, pénétra dans les bureaux. Il présenta sa carte du F.B.I., apprit que l'avion était retenu depuis trois jours et qu'il se rendait directement à Wilmington, dans la Caroline du Nord.

Tandis que l'avion-taxi décollait, Richard Speck se rendit au téléphone et appela Providence. Il fut tout de suite en ligne avec Smith Beffort, lui répéta ce qu'il venait d'apprendre.

À sa grande surprise, Beffort poussa un hurlement et demanda, d'une voix enrouée :

— Faites attention, Speck : êtes-vous certain qu'il s'agit bien de Wilmington en Caroline du Nord ?

— Absolument, sir.

— Voulez-vous vérifier, je vous prie ?

Speck se rendit au bureau, se fit confirmer le terminus de l'avion-taxi et revint au téléphone.

— Incroyable ! jeta Beffort.

Fortement intrigué, Speck sortit de sa réserve.

— Excusez-moi, sir, mais je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire là-dedans !

— Vous n'avez pas suivi l'affaire précédente, sinon vous sauriez que Yukiko Kimura se rend dans la ville où M^me^ Atomos possédait un refuge avant que sa Cité ne soit détruite ! Un peu à l'est de cette localité, et presque au bord de l'océan, il y a une villa très isolée. Elle appartenait à un certain Arthur Flower. Cet homme a disparu au cours d'un voyage en Europe, et je suis persuadé que M^me^ Atomos l'a intégré à son organisation à seule fin d'utiliser sa villa.

— Surprenant ! commenta Speck. Il semble invraisemblable que M^me^ Atomos se serve à nouveau d'un refuge dont nous connaissons l'emplacement. C'est une énorme faute !

— Ou un trait de génie, ajouta Beffort. Si vous n'aviez pas suivi Yukiko Kimura, ni moi, ni personne au F.B.I., n'aurait un seul instant imaginé qu'elle puisse chercher refuge dans cette villa ! Écoutez, Speck, vous allez louer un avion et vous rendre le plus rapidement possible à Wilmington. Je fais de même de mon côté. Le premier arrivé attendra l'autre dans le hall de l'aéroport…

Akamatsu, pour sa part, venait de traverser les États-Unis de l'ouest en un peu plus de trois heures. Suivant toujours Mie, son fils et leurs ravisseurs, il avait fait exactement ce que Richard Speck s'apprêtait à faire. À Burns, les quatre hommes avaient transporté Mie et le petit Bob, toujours inconscients, dans un avion-taxi, et le spécial japonais avait suivi à bord d'un autre avion loué d'urgence.

Maintenant, peu après midi trente, l'escale indispensable au réapprovisionnement en carburant s'effectuait à Des Moines, dans l'Iowa. Sachant qu'il ne pouvait intervenir utilement sans faire courir un risque à Mie et à son fils, Akamatsu bondit dans un bureau, montra, comme Speck l'avait fait, sa carte du F.B.I. et se trouva, deux minutes plus tard, en communication avec J.E.E.

— Nom d'un chien ! s'exclama Evans, je vous croyais mort !

— Pas si vite ! protesta Akamatsu avec calme. Après que M^me^ Atomos m'a eu raté une dizaine de fois, je finis par croire que je suis indestructible… Cela dit, j'ai du nouveau, Evans.

— Parlez, mon magnétophone tourne.

— Je suis à Des Moines et…

Brièvement, en gardant un œil sur la piste d'envol, Yosho raconta les événements qui s'étaient déroulés depuis le matin au départ de Burns. Malgré son émotion, J.E.E. ne perdit pas son sang-froid. Il établit aussitôt un rapprochement entre la direction que prenait l'avion transportant Mie et celle qu'avait prise l'avion de Yukiko Kimura. Un décalage existait, mais il n'était dû qu'à la plus grande distance séparant Burns de Wilmington. En définitive, Wilmington semblait devoir être le point de rassemblement de l'organisation Atomos. Ce n'était certes pas le moins surprenant de l'affaire, mais nul ne pouvait encore avoir la moindre idée de ce que l'esprit retors de M^me^ Atomos avait imaginé en ramenant tous les pions du jeu dans la région où s'était déroulée sa plus sanglante défaite.

— Appelez-moi dès que vous serez arrivé à destination, recommanda J.E.E. Si vous échouez aussi en Caroline du Nord, je ferai le nécessaire pour faciliter votre rencontre avec Smith.

Akamatsu acquiesça, raccrocha et regagna son avion.

---oOo---

Maintenant, Beffort et Speck surveillaient la villa depuis le grenier d'un bâtiment abandonné. Cette construction avait été utilisée de la même façon lors de la précédente affaire, et Beffort éprouvait la sensation d'être revenu douze mois en arrière.

À première vue, la villa paraissait inhabitée mais Speck savait que Yukiko Kimura et sa compagne s'y tenaient cachées.

— Je ne comprends pas ! murmura Beffort d'un ton soucieux. Cette propriété ne possède qu'une seule issue et est, de ce fait, une véritable souricière.

Speck mordit dans son sandwich et dit, la bouche pleine :

— À mon avis, M^me^ Atomos pensait que Yukiko Kimura nous échapperait et que nous ne viendrions pas la chercher ici.

Il raisonnait sainement, mais Beffort ne voyait pas les choses de cette façon.

— J'ai l'impression, dit-il, que M^me^ Atomos a tout fait pour nous attirer en cet endroit. Vous savez, Speck, il ne faut pas la sous-estimer…

Il s'interrompit en entendant les marches craquer, mais ce n'était que Witturst qui arrivait à son tour de Providence.

— Quoi de neuf, Eddy ? demanda machinalement Beffort.

— J'ai raflé un message de J.E.E. en passant au bureau du F.B.I. de Wilmington, fit le G'man. Il a des nouvelles de Yosho Akamatsu…

Beffort pivota vers lui, montra un visage de pierre.

— Ma femme et mon fils ?

— Tout juste. Akamatsu les suit à la trace depuis Burns. En ce moment, les deux avions survolent le Kentucky.

Beffort eut un bref sursaut.

— Bon Dieu ! gronda-t-il, voulez-vous dire qu'ils se dirigent aussi sur Wilmington ?

— C'est ce que croit J.E.E… Personnellement, je trouve ça un peu trop beau pour être vrai !

Beffort opina. Witturst connaissait le machiavélisme de M^me^ Atomos et ne pouvait se résoudre à accepter l'idée que la Japonaise commettait une erreur aussi monumentale.

— En bas, poursuivit Witturst, j'ai une voiture équipée d'un poste. Si vous le désirez, vous pouvez entrer en communication avec Evans.

Beffort abandonna son poste, descendit. Il cachait son angoisse autant que cela lui était possible, mais ne vivait plus depuis l'enlèvement de Mie et de Bob. Depuis des mois, sans se l'avouer, il savait que la vengeance de M^me^ Atomos finirait par s'accomplir. C'était comme une fatalité inévitable. M^me^ Atomos n'épargnait rien ni personne, frappait avec une fureur aveugle ses ennemis dans ce qu'ils avaient de plus cher. Si elle parvenait à faire sortir Mie et Bob des États-Unis, Beffort était intimement persuadé qu'il ne les reverrait jamais…

Il s'installa dans la voiture, laissa chauffer le poste et lança son indicatif. Il fut relayé par Norfolk et Atlantic City, attendit un instant et se trouva enfin en ligne avec Evans.

— Hello ! lâcha J.E.E. avec une jovialité forcée, Witturst vous a donné la bonne nouvelle ?

— Il m'a donné la nouvelle, rectifia Beffort. Savez-vous où se trouve l'avion en cet instant ?

— Évidemment, grogna J.E.E. Depuis que Yosho m'a téléphoné, le zinc est en plein dans nos radars. De plus, sachez que deux escadrilles sont prêtes à l'intercepter au cas où il ferait mine de se diriger vers Cuba ou les Bermudes…

— Intercepter, eh ? fit sombrement Beffort.

— Et alors ?

— Avec ma femme et mon fils à bord, ne me dites pas que vous y croyez ! Ce zinc peut s'en aller au diable avant que vous ne donniez l'ordre d'ouvrir le feu !

— Il n'ira pas aussi loin, rétorqua Evans. Il a dû faire escale à Des Moines pour remplir ses réservoirs de carburant, et il ne peut matériellement dépasser Wilmington !

— Non, mais rien ne l'empêche de se poser ailleurs…

— Qu'il se pose, qu'il se pose, grommela le chef du F.B.I., c'est tout ce que nous demandons. Où qu'il aille, il ne peut m'échapper.

— Tout à l'heure, vous disiez qu'il pouvait se diriger vers Cuba ou les Bermudes…

— Écoutez, Smith, ne cherchez pas la petite bête ! Toutes les précautions sont prises et je vous assure que cet avion ne peut passer à travers le filet que j'ai tendu autour de lui ! En outre, souvenez-vous que notre ami Akamatsu lui colle au train depuis Burns… Or personne n'a jamais réussi à semer Yosho, n'est-ce pas ? Maintenant, parlons peu, mais bien : que comptez-vous faire lorsque l'avion se posera sur le terrain de Wilmington ?

— Dans combien de temps l'atteindra-t-il ?

— Trente minutes…, si nos prévisions sont exactes.

— Tout d'abord, il faut le laisser se garer sur la piste de dégagement, afin d'éviter tout accident.

— Attention ! prévint J.E.E., votre famille est encadrée par quatre types de l'organisation Atomos ! À la première alerte, ils sont capables de les exécuter !

Beffort eut un rictus.

— Il n'y aura pas d'alerte, Evans. Je vais simplement faire encercler le terrain par des G'men, puis je me posterai seul sur la terrasse…

— Discret, mais complètement inefficace !

— J'ouvrirai le feu de là-haut à l'aide d'un fusil paralysant, acheva Beffort.

— Sur Mie et Bob !

— J'aime mieux les endormir pour une heure que de les voir tomber entre les griffes de M^me^ Atomos ! Puis, c'est la meilleure façon de neutraliser leurs gardiens.

J.E.E. garda le silence quelques secondes et dit enfin :

— Vous avez carte blanche, Smith. Occupez-vous de cela, je m'occupe du reste.

— C'est-à-dire ?

— Le bungalow a été attaqué par une douzaine d'hommes venus à bicyclette. Quatre accompagnaient Mie et Bob, mais les huit autres se sont enfuis à bord des voitures de service. Bizarrement, et alors que tous les membres de l'organisation semblent se diriger vers Wilmington, eux sont partis vers le nord et l'ouest…

Beffort ressentit un curieux vide.

— Qui avez-vous lancé à leurs trousses ?

J.E.E. ricana.

— Charles Hyde et son équipe ! Ils avaient la garde du bungalow et se sont fait posséder comme des enfants. Je peux vous assurer qu'ils sont littéralement enragés ! Aux dernières nouvelles, deux voitures ont été retrouvées à Newport et les autres à Astoria. Elles étaient toutes quatre naturellement vides, mais Hyde semble tenir une piste qui devrait le conduire du côté de Coos Bay.

— De quel genre, cette piste ?

— Un témoin affirme avoir vu quatre types et une femme de race jaune sortir des Chevrolet stationnées à Newport… Tous portaient des paquets de grandes dimensions. Ils ont traversé la rue et sont montés dans un camion bâché Dodge qui a pris la route de Coos Bay.

— Cette femme, s'enquit Beffort, quel aspect ?

— Je sais à qui vous pensez, rétorqua J.E.E., mais j'ai déjà posé la question. Le témoin n'a pas vu son visage et il est incapable de lui donner un âge, même de manière approximative ! La femme portait un imper saumon, un chapeau de pluie et des bottes blanches en caoutchouc ! Presque un déguisement ! En tout cas, il faut reconnaître qu'une identification n'était pas aisée dans de telles conditions… Cependant, il peut effectivement s'agir de M^me^ Atomos !

La main de Beffort blanchit sur le micro.

— Ne la ratez pas, Evans ! adjura-t-il d'un ton haineux.

— Je ferai mon possible, Smith… En attendant, tâchez de récupérer Mie et Bob sans dégâts…

CHAPITRE XIV

Le terrain d'aviation de Wilmington avait son aspect habituel, mais la terrasse était fermée au public « pour cause de travaux » et un grand nombre de civils circulaient autour des pistes.

Ces civils étaient des agents fédéraux armés jusqu'aux dents, et Smith Beffort occupait l'angle de la terrasse donnant sur l'aire d'arrivée. Il y était embusqué à la façon d'un tueur à gages guettant sa victime, avait les mains positivement soudées sur son fusil paralysant. Son objectif volait encore quelque part au-dessus du comté de Bladen, serait forcé de venir s'immobiliser à moins de cinquante mètres de Beffort. Une cible pratiquement immanquable, même, ce qui n'était pas le cas, pour un tireur inexpérimenté, et pourtant Beffort en avait la sueur au front.

Il manœuvra le contact de son talkie-walkie, demanda :

— Combien de temps ?

— Dix minutes, sir. L'avion vient d'être détecté par le poste d'Emerson et il a déjà signalé sa position à la tour de contrôle.

— Comment réagit son pilote ?

— Normalement. Il n'est vraisemblablement pas dans la combine, paraît tout à fait maître de ses décisions. Il se nomme Robinson, et l'enquête effectuée par nos collègues de Burns démontre qu'il est au-dessus de tout soupçon. Pour lui, ce vol n'est qu'un vol de pure routine…

— L'ambulance ?

— Elle est prête, sir. Dès que vous aurez tiré, nous ferons le maximum pour agir vite et discrètement.

— Merci, fit Beffort.

Il coupa, s'installa plus commodément derrière la rambarde qui bordait la terrasse. De son poste, il voyait toute la surface du terrain, les pistes d'où un avion décollait toutes les sept minutes, la foule des voyageurs piétinant dans le hall de départ, mais son attention demeurait fixée sur la ligne d'horizon.

Dans un instant, l'appareil qui transportait sa femme et son fils surgirait du nord-ouest et viendrait se jeter dans le piège qu'était devenu le terrain de Wilmington. Comme l'avait si justement dit Witturst, « cela était trop beau pour être vrai »… Incroyable que M^me^ Atomos n'ait pas pris plus de précautions !

Le talkie-walkie bourdonna. Beffort commuta.

— Je vous écoute…

— Yosho Akamatsu vient de demander l'autorisation de se poser, sir.

Beffort serra les dents. Il aurait préféré que son ami reste jusqu'au bout derrière l'avion qu'il suivait depuis Burns.

— Okay ! Dites-lui de me rejoindre sur la terrasse dès qu'il sera disponible…

Le contrôle coupa la communication. Presque aussitôt, un petit biplace jaune surgit du nord, fit rapidement ses deux tours de terrain, se posa acrobatiquement en bout de piste, roula hâtivement vers les bâtiments et stoppa en face de Beffort. Ce dernier en vit sortir un homme barbu portant lunettes, ne comprit qu'il s'agissait de Akamatsu que lorsque l'un des agents fédéraux s'approcha de lui et lui parla en lui désignant la terrasse.

Akamatsu fit un signe discret, disparut aux yeux de Beffort. Un instant plus tard, il prenait pied sur la terrasse, s'approchait en souriant.

— Hello ! Je ne vous demande pas comment ça va, n'est-ce pas, Smith ?

— Nous en reparlerons tout à l'heure, si vous le voulez bien… Où est ce damné zinc, Yosho ?

Akamatsu s'assit à côté de Beffort, alluma tranquillement une cigarette.

— Ne vous inquiétez pas, Smith, le plus dur est fait. Désormais, cet avion ne peut atterrir ailleurs qu'ici. Il est à court de carburant et Wilmington était inscrit comme terminus sur sa fiche de vol.

Beffort observa le Japonais gravement.

— Tout cela ne vous paraît-il pas étrange, Yosho ? M^me^ Atomos agit exactement comme si nous n'existions pas…

Akamatsu haussa les épaules.

— Les raisons profondes qui font agir M^me^ Atomos m'échapperont toujours, dit-il, mais cela n'a pas d'importance. Seul compte le but à

atteindre, et le résultat est là : dans quelques minutes, Mie et Bob seront sains et saufs.

— Les avez-vous formellement reconnus ?

Akamatsu eut un haut-le-corps.

— Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion d'aller les regarder sous le nez, mais je peux vous assurer que personne n'est sorti de l'avion à l'escale de Des Moines.

— Que s'est-il passé à Burns ?

— Votre femme et Bob étaient endormis. Les quatre types de l'organisation Atomos les ont transportés dans l'avion que nous attendons, et celui-ci a décollé. C'est tout.

Beffort opina muettement, regarda derechef vers l'extrémité du terrain. Des avions de ligne se posaient et décollaient, mais nul avion-taxi ne se montrait…

— Hurricane 800, fit doucement Akamatsu. Bimoteur, huit places. Il est rouge vif et vous ne pouvez le manquer. Décontractez-vous un peu, Smith…

Beffort ne répondit pas, consulta sa montre.

— Il était au-dessus du comté de Bladen voici dix minutes, et la tour de contrôle avait sa position. Logiquement, il devrait s'être déjà posé…

— Trente secondes de retard ! Il n'y a pas de quoi en faire un drame !

Beffort ne l'écouta pas, abaissa la manette d'émission du talkie-walkie.

— Alors, où en sommes-nous ? lâcha-t-il nerveusement dans le micro.

— Tout va bien, sir. L'avion va atterrir d'un instant à l'autre…

Beffort parut sur le point d'ajouter une phrase, se ravisa et coupa lentement sans cesser de surveiller la ligne d'horizon que limitaient les collines. Il admettait que son anxiété pouvait paraître puérile aux yeux des autres, tentait de se dominer, mais n'y parvenait qu'au prix de très gros efforts. Quelque chose lui soufflait que rien ne se déroulerait aussi simplement que le plan du F.B.I. le prévoyait.

Soudain, un bimoteur rouge apparut.

— Le voilà ! s'exclama Akamatsu avec un soulagement qui démentait ses précédentes affirmations.

Beffort respira plus librement, colla la crosse du fusil au creux de son épaule, inspecta soigneusement le terrain, les pistes, insista plus particulièrement du côté des bâtiments. Mais rien n'avait changé. Simplement, au bas de la terrasse, une ambulance de la ville venait se garer

en marche arrière auprès du couloir de sortie tandis que les agents fédéraux rétrécissaient leur cercle. L'initiative paraissait définitivement acquise aux forces de l'ordre.

L'avion rouge termina son tour de terrain, se posa impeccablement sur la piste n° 2, roula à vitesse réduite en direction des bâtiments et vira sur la bretelle de dégagement. Tandis qu'un Boeing décollait lourdement dans le fracas de ses réacteurs, il stoppa au pied de la terrasse. Sa porte s'ouvrit et un homme s'y encadra, pencha le buste au-dehors en regardant avec impatience le garçon de piste qui avançait l'échelle.

— C'est l'un des quatre types, murmura Akamatsu. À Burns, il pilotait la voiture…

Beffort n'entendit pas. L'œil rivé à l'appareil, il était prêt à ouvrir le feu.

Le garçon de piste colla l'échelle au Hurricane, s'éloigna vers un autre avion qui venait de lancer ses moteurs. Deux hommes descendirent de l'avion rouge, puis une femme portant un bébé apparut. Elle était vêtue de noir et un crêpe lui dissimulait complètement le visage. Elle hésita pendant une fraction de seconde, descendit enfin avec une sorte d'automatisme qui serra le cœur de Beffort.

— Tirez, Smith ! Intima Akamatsu. Qu'est-ce que vous attendez ?

Beffort attendit encore. L'ambulance reculait de manière à faire écran entre le Hurricane et le hall principal. Simultanément, les G'men effectuaient un mouvement tournant. Quand l'ambulance fut en place, la femme avait achevé sa descente et deux autres hommes se tenaient au milieu de l'échelle. À cet instant, Witturst leva la main et s'élança.

Beffort pressa la détente de son arme.

Le pilote du Hurricane s'écroula à son poste de pilotage et les quatre hommes de l'organisation Atomos s'effondrèrent, mais Witturst arriva à temps pour recevoir dans ses bras Mie et son fils. Après quoi tout se déroula en un éclair : des agents fédéraux surgirent et transportèrent dans l'ambulance les sept victimes du rayon paralysant. Quelqu'un claqua les portes et l'ambulance démarra sèchement, contourna les bâtiments, fut instantanément prise en charge par une équipe de motards et se mit à filer vers l'hôpital de Wilmington.

Beffort la suivit des yeux tant que cela lui fut possible, se tourna vers Akamatsu qui souriait et dit :

— Invraisemblable, Yosho !

— Bon sang ! Ne me dites pas que vous êtes encore sur des charbons ardents !

— Non, mais je ressens une espèce de profonde incrédulité. Il se passe quelque chose que je ne comprends pas, et je déteste ne pas comprendre.

Akamatsu plissa les lèvres.

— M^me^ Atomos a perdu la manche, Smith. Quoi que vous en pensiez, elle avait pris toutes les précautions d'usage. Elle a même poussé le souci du détail jusqu'à vêtir votre femme d'une robe de deuil. Le crêpe était une bonne idée. J'avoue que je n'aurais jamais reconnu Mie sous ce voile !

Beffort le prit par le bras, l'entraîna vers l'escalier.

— Venez, une voiture m'attend pour m'emmener à l'hôpital de Wilmington. Mie sera heureuse de vous voir à son chevet lorsqu'elle s'éveillera…

---oOo---

L'hôpital général, vu de l'intérieur, avait tout à fait l'allure d'une forteresse. En raison de la menace constante qui rôdait autour de Mie Azusa-Beffort et de son fils, des dizaines de G'men équipés de fusils paralysants se tenaient en position à chaque issue de l'énorme bâtiment. Dehors, des voitures-radio stationnaient entre des camions dotés de canons lance-flammes, et un cordon de « cop's » ceinturait le quartier.

Beffort et Akamatsu retrouvèrent Witturst devant la porte principale de l'hôpital.

— Tout s'est bien passé, fit Witturst en s'épongeant le front…

Il dévisagea Beffort et ajouta, avec une grimace :

— Maintenant, je peux bien vous avouer que j'avais une peur bleue ! Si un book avait pris les paris, j'aurais joué M^me^ Atomos gagnante à dix contre un…

Beffort lui frappa amicalement l'épaule et demanda :

— Quelle chambre ?

— Sept cent huit.

Les trois hommes prirent l'ascenseur, se retrouvèrent d'un jet au neuvième étage. Là, point n'était besoin de s'informer pour savoir où était la chambre de Mie. Un groupe de G'men bloquait le couloir et s'agglutinait sur le palier. Un médecin surgit. Beffort le stoppa par un bras et dit :

— Comment vont-ils ?

— La mère et l'enfant se portent bien, répondit le médecin avec une trace d'ironie. Je pense qu'ils ne vous en voudront pas trop de les avoir endormis…

Beffort poussa la porte, s'avança et se pétrifia.

La femme qui dormait entre les draps blancs n'était pas Mie et l'enfant installé dans un berceau n'était pas son fils…

CHAPITRE XV

Après s'être éveillée, la femme déclara tout d'abord ne se souvenir de rien et surtout pas de l'enfant qui l'accompagnait. Elle se nommait Aémo Fergusson, était coréenne. En Corée, elle avait épousé un soldat américain et l'avait naturellement suivi lorsqu'il était venu s'installer en Oregon.

Elle habitait Burns. Le matin de ce même jour, elle était partie en voiture de chez elle afin de se rendre au supermarché situé au centre de la ville. C'était son dernier souvenir précis. Puis elle était absolument certaine qu'elle ne possédait aucun vêtement de deuil dans sa garde-robe.

En deux coups de téléphone, Witturst identifia l'enfant. Il se nommait Frank Davis, avait été kidnappé vers neuf heures quarante devant un magasin de Burns où sa mère effectuait des achats…

Indiscutablement, Aémo Fergusson et le petit Davis avaient une certaine ressemblance avec Mie Azusa-Beffort et Bob.

— Cette ressemblance n'aurait certes pas abusé l'un d'entre nous, conclut Witturst, mais les hommes de l'organisation se sont toujours arrangés pour ne nous laisser voir M^me^ Fergusson et le jeune Davis que de très loin…

Akamatsu montrait un visage navré.

— Je suis certain que Mie était dans la voiture au carrefour des deux routes, murmura-t-il. Je l'ai reconnue sans hésitation et me suis immédiatement lancé à la poursuite de la Chevrolet.

Beffort tourna vers lui des yeux las.

— Ne cherchez pas, Yosho. Il y a eu substitution entre Burns et l'aéroport, ou entre le bungalow et Burns, mais ce n'est qu'un point de détail. M^me^ Atomos avait préparé son affaire minutieusement. Elle nous a abusés de bout en bout, prévoyant même que nous relâcherions Yukiko

Kimura qui avait pour mission de nous conduire à Wilmington. Tandis que nous réagissions exactement comme elle l'avait prévu, ma femme et mon fils étaient dirigés dans…

Il s'interrompit soudainement, bondit sur le téléphone.

— Quelle mouche vous pique, Smith ? s'enquit Akamatsu.

— Un instant, Yosho…

Lorsqu'il fut en ligne avec J.E.E., Beffort lui apprit comment M^me^ Atomos avait feinté le F.B.I. et demanda :

— Avez-vous des nouvelles de Charles Hyde ?

— Il progresse. En ce moment, ses hommes examinent le fameux camion Dodge bâché retrouvé vide sur les quais de Coos Bay.

— Vide ?

— À part quelques cartons, on peut le considérer comme tel.

— Ces cartons sont-ils assez grands pour contenir un bébé d'un an, Evans ?

J.E.E. siffla entre ses dents.

— Nom d'un chien ! jura-t-il, croyez-vous que…

— Si vous trouvez mieux…

— Je ne sais plus que penser !

— Écoutez, Evans, c'est vraisemblable. Les voitures ont démarré presque en même temps du bungalow. Elles se sont formées par groupes de deux mais ont finalement pris une direction semblable. À Newport, le témoin dont vous parliez a vu quatre hommes et une femme de race jaune embarquer dans le camion Dodge. Mie est japonaise, et les cartons n'étaient destinés qu'à tromper un observateur. L'un d'eux pouvait fort bien contenir Bob ! Maintenant, vous avez retrouvé le camion. Okay ! Que fait Charles Hyde ?

— Il inspecte les bateaux…

— Qu'il fasse bloquer la baie ! Coos Bay est sur le Pacifique ! Si nous n'intervenons pas rapidement, M^me^ Atomos va réussir à faire sortir Mie et Bob des États-Unis !

— Calmez-vous, Smith ! Je sais ce que vous ressentez, mais Hyde fait tout son possible. Il y a des centaines de navires amarrés entre Coos Bay, Empire et North Bend… Je vous assure que ce n'est pas une petite affaire…

— Bon Dieu ! Si je pouvais…

— Vous ne pouvez être partout, Smith !

Six heures s'écouleront avant que vous n'arriviez sur la côte Ouest. Il faut faire confiance à Hyde. Ne bougez pas de là, je vous rappellerai dès que j'aurai du nouveau.

Il raccrocha, et Beffort se laissa tomber sur un siège. Tout ce qu'il pouvait faire dans l'immédiat, c'était de capturer une nouvelle fois Yukiko Kimura et de lui tirer les vers du nez.

Le message de J.E.E. toucha Charles Hyde cinq minutes après la conversation que le chef du F.B.I. avait tenue avec Beffort. En apprenant qu'il recherchait Mie et Bob, Hyde ressentit brusquement tout le poids de la responsabilité qui lui incombait.

Il demanda des renforts, parvint à s'adjoindre, en un temps record, deux mille policiers et cinq mille hommes de troupe. Simultanément, un porte-avions et deux croiseurs faisaient route vers Coos Bay, et trois groupes de chasseurs supersoniques se tenaient prêts à décoller au moindre appel.

Désormais, la force d'interception était en place. Restait à débusquer le gibier. Charles Hyde joua le coup comme une partie d'échecs, avec une habileté et un sens de la stratégie absolument remarquables en de telles circonstances. Deux heures après la mise sur pied du dispositif, un yacht suspect fut repéré au sud de Cape Arago et on tenta de le contacter par radio. N'obtenant pas de réponse, Charles Hyde et une vingtaine de G'men embarquèrent à bord d'un garde-côte fortement armé et se lancèrent aux trousses du bâtiment.

Ce dernier longeait la côte et naviguait à vitesse réduite.

Le garde-côte le rejoignit assez vite et, comme la radio demeurait muette, il lui intima d'avoir à stopper ses machines en tirant une bordée de semonce.

Le yacht mit en panne, et Charles Hyde grimpa à son bord avec ses hommes. Le pont était désert ainsi que le poste de pilotage. Hyde et son équipe progressèrent avec précaution, investirent les cabines, la cuisine, le salon sans rencontrer âme qui vive.

Ce ne fut que dans la cale qu'ils découvrirent les cadavres encore chauds d'une jeune Chinoise et de quatre hommes. Leur signalement correspondait à celui donné par le témoin de Newport. Ils appartenaient visiblement à l'organisation Atomos, comme en faisait foi la cicatrice en demi-lune qu'ils portaient au sommet du crâne, et avaient joué un rôle de diversion très similaire à celui qu'avaient involontairement tenu Aémo Fergusson et le jeune Frank Davis…

Cela fait, le grand cerveau de M^me^ Atomos les avait supprimés purement et simplement. Tête basse, Charles Hyde entra en communication avec J.E.E.

---oOo---

Smith Beffort, Akamatsu, Witturst et une équipe d'agents fédéraux n'avaient éprouvé aucune peine à pénétrer dans la villa du bord de mer. Yukiko Kimura n'avait pas offert de résistance et s'était contentée de sourire quand Akamatsu avait trouvé le corps de la femme qui l'accompagnait. Celle-ci venait d'être tuée d'une balle dans la nuque par Yukiko Kimura. L'examen de son sac à main révéla qu'elle se nommait Julietta Graham, l'épouse du gouverneur du Rhode Island disparue depuis six mois…

Yukiko Kimura était visiblement sous l'influence du grand cerveau. Son regard était vide, ses gestes mécaniques et elle n'avait aucune conscience du moment présent. Beffort la fit s'asseoir et demanda :

— Je présume que je n'ai en face de moi qu'un robot ?

— Vous avez raison, monsieur Beffort, fit la voix de M^me^ Atomos, Yukiko devait demeurer sur place pour que je puisse vous parler par son intermédiaire.

Beffort s'y attendait. M^me^ Atomos était probablement à des centaines de miles de Wilmington mais pouvait cependant parler, entendre et voir son interlocuteur par le truchement des sens de Yukiko Kimura.

— Monsieur Beffort, reprit M^me^ Atomos, vous êtes un adversaire valeureux. Le Rhode Island n'a pas rempli le rôle que je lui avais destiné, grâce à vous, et il me faudra frapper de nouveau dans quelque temps. Seulement, désormais, je vais être en mesure de vous dicter mes conditions, car Mie et votre fils sont en mon pouvoir !

Beffort blêmit. Il n'avait pas encore contacté J.E.E., ignorait totalement l'échec subi par Charles Hyde à Coos Bay.

M^me^ Atomos ricana. C'était hallucinant de voir Yukiko Kimura traduire des expressions qui n'étaient pas les siennes.

— Que comptez-vous faire ? demanda Beffort d'une voix qui semblait venir de très loin.

— Tout dépendra de votre comportement, de celui de votre gouvernement. Pour que Mie et votre fils aient la vie sauve, il faut que les États-Unis me donnent la Californie, le Nevada et l'Arizona ! De plus, les

forces américaines devront se retirer du Sud-Vietnam et abandonner totalement l'idée d'utiliser la bombe atomique ! Cela devra être exécuté dans un délai de six mois…

— Folie ! hurla Beffort. Vous êtes folle à lier !

— Pendant ces six mois, poursuivit imperturbablement M^me^ Atomos, votre femme et votre fils ne subiront aucune contrainte et bénéficieront de tout le confort. Mais au bout de ce laps de temps, si je n'ai pas obtenu satisfaction, ils seront opérés par mes chirurgiens et deviendront des serviteurs de mon organisation ! Non ! Ne dites rien ! Prenez le loisir de réfléchir et essayez de convaincre votre pays… À bientôt, monsieur Beffort. Vous trouverez ma signature dans le dos de celle qui va mourir !

Le silence tomba brusquement dans la pièce et Yukiko Kimura s'écroula d'un bloc sur le parquet. Akamatsu se rua, lui toucha le cœur.

— Elle est morte, dit-il à voix basse.

Il la retourna, tira sur la fermeture-éclair de sa robe et dévoila du même coup la signature de M^me^ Atomos, qui était comme tatouée entre les omoplates de Yukiko Kimura : Hiroshima, Nagasaki, avec les compliments de M^me^ Atomos…

Bouleversé, Beffort marcha jusqu'à la fenêtre. Akamatsu le rejoignit, posa sa main sur son épaule et dit :

— Ayez confiance, Smith. Nous avons six mois devant nous pour sauver Mie et Bob !

Beffort ne répondit pas. C'était un espoir auquel il ne pouvait croire, mais il savait qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour le concrétiser.

FIN

Numérisé en janvier 2016

1 *L’erreur de Madame Atomos*, même auteur, même collection.

2 Voir : *L’erreur de Madame Atomos*.

3 Authentique. Cette mise en garde a été prononcée le 28 juillet 1966 par le sociologue Philip Hauser, à New York, au cours d’une conférence nationale sur le thème « Population et expansion ».

4 *Madame Atomos frappe à la tête*.

5 Authentique. Sinon, le laser serait depuis longtemps considéré comme l’arme absolue dont rêvent les militaires et les… romanciers.